Douglas Cooper

October 1929

16

LA VIE TRAGIQUE
DE
VINCENT VAN GOGH

DU MÊME AUTEUR

VERS :

Images boraines. Ed. Antée. Bruges, 1907 (épuisé).

De Flammes et de Fumées, Librairie du Peuple, Bruxelles, 1912.

A la gloire du Piotte. Ed. Sythoff. Leyde, 1916.

PROSE :

En Wallonie, Ed. Lamertin. Bruxelles, 1913.

Un Poète de la vie populaire : Max Elskamp. Ed. Van Oest. Bruxelles, 1914.

Un Sculpteur impressionniste : Medardo Rosso. Ed. Société Nouvelle (épuisé).

Un Peintre wallon du XVI^e^ siècle : Nicolas Neufchatel dit Lucidel. Ed. Van Oest. Bruxelles.

La Belgique sous les armes, sous la botte, en exil. Ed. Perrin et Cie. Paris, 1917.

La Hollande et la guerre. Ed. Berger-Levrault. Paris, 1917.

De moins cinq a la délivrance. Ed. Lamertin. Bruxelles, 1920.

TRADUCTION :

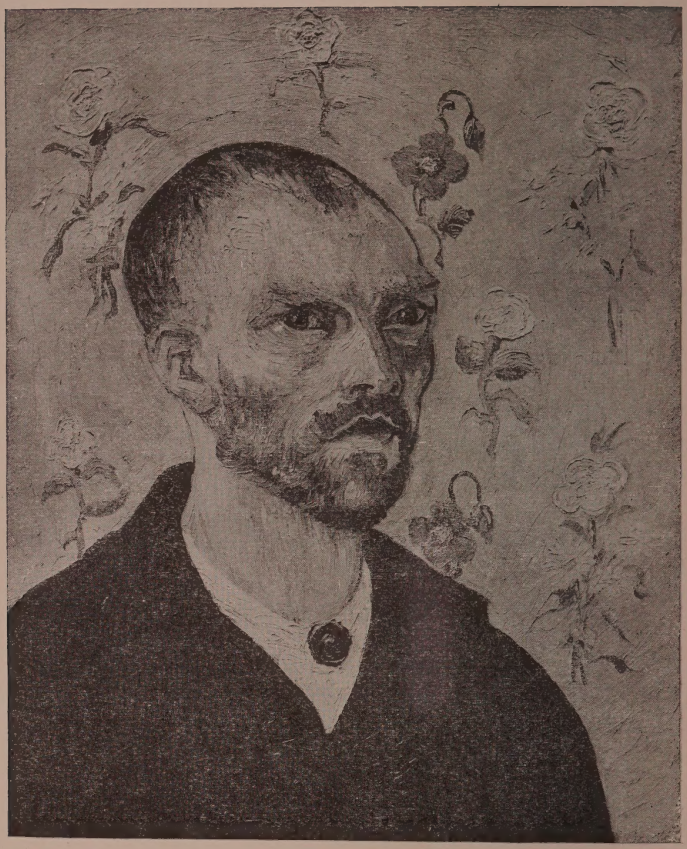
Le Vagabond amoureux, roman par Arthur Van Schendel, traduit du néerlandais. Bruxelles, 1923.

ANTHOLOGIE :

Aimons les arbres (épuisé).

A PARAITRE :

Les Trois Borains, contes. Ed. du Dauphin, Anvers.



PORTRAIT DE VINCENT VAN GOGH
PAR LUI-MÊME

ARTISTES D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

LOUIS PIÉRARD

LA VIE TRAGIQUE

DE

VINCENT VAN GOGH

QUINZE ILLUSTRATIONS HORS TEXTE

PARIS
LES ÉDITIONS G. CRÈS & CIE
21, RUE HAUTEFEUILLE
MCMXXIV

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE
VINGT-CINQ EXEMPLAIRES SUR
VÉLIN PUR FIL, DONT CINQ
HORS COMMERCE NUMÉROTÉS
DE 1 A 20 ET DE 21 A 25.

TOUS DROITS RÉSERVÉS POUR TOUS PAYS Y COMPRIS LA SUÈDE
ET LA NORVÈGE
COPYRIGHT BY LES ÉDITIONS G. CRÈS & CIE, 1924

AVANT-PROPOS

Van Gogh ! *Les deux syllabes nettes évoquent à notre esprit d'ardentes visions, les vastes étendues de la Provence embrasée, sous des ciels vibrants, d'énormes soleils pareils à d'hallucinants ostensoirs, chavirant dans un giroiement de feu d'artifice ; des blés fauves qui ondulent entre des murs bleus, des cyprès noirs ou des oliviers qui semblent se tordre fantastiquement dans la chaleur de midi, l'immense et flamboyante paix de la campagne d'Arles, le grand silence blanc où crépite le chant des cigales, des visages dorés de paysans, des profils anguleux de vieilles Arlésiennes, les Alyscamps sous un ciel de turquoise, les boulevards bordés de platanes gris, avec des promeneurs ou des paveurs pareils à de grêles sauterelles, des ravins aux lignes tourmentées, incendiés par les suprêmes rayons du couchant, des nuits gemmées d'impossibles pyrotechnies ; que sais-je encore ?*

Van Gogh, c'est tout cela et c'est encore la petite mairie d'Auvers-sur-Oise, décorée de lanternes vénitiennes et de papiers de couleur au jour du 14 juillet, ce sont ces fleurs de tournesol peintes, ces barques des Saintes-Marie dessinées avec la ferveur appliquée des Japonais ; c'est cette série d'intérieurs ou de natures-mortes d'où se dégage, prenante, insidieuse, la poésie des humbles choses inanimées.

Et voici que je veux conter par le menu la vie de ce peintre prodigieux et frénétique, dont la production — ce qui en restera tout au moins — ne s'étend que sur quatre années. Le grand halluciné d'Arles et d'Auvers, il nous faut d'abord l'évoquer dans l'atmosphère de la morne et calviniste Hollande où il est né, parmi les slums *de Whitechapel et puis au cœur du Borinage rouge et noir, devant les sites brutaux qu'a chantés Verlaine, dans cet authentique royaume du charbon où Constantin Meunier, lui aussi, devait découvrir sa voie, la véritable mission de son génie.*

Cette vie de Vincent Van Gogh, pour qui

s'efforce de la reconstituer par le détail, tout au moins aux époques capitales et décisives, il n'est permis d'en parler qu'avec une sorte de religieuse ferveur.

Il faudrait donner en épigraphe à cette belle et dramatique histoire les mots par lesquels commence le Napoléon *de Stendhal: « J'éprouve une sorte de sentiment religieux en écrivant la première phrase de l'histoire de Napoléon. »*

Comme un Rimbaud, un Poe ou un Villon, le peintre de la Berceuse, *du* Ravin, *celui qui, né sous les ciels changeants du Nord, sut le mieux rendre le paroxysme de la lumière provençale, s'est réalisé dans sa vie autant que dans son œuvre. Une vie brève mais agitée, le plus souvent tragique, d'une admirable densité, où s'exaltèrent, dans une épuisante frénésie, cette folie d'absolu et ce continuel besoin du don total de soi-même qui, chez Van Gogh, n'est point thème à prêches, le prétexte à des déclamations faciles, mais se traduit aussi bien dans un art où sa raison sombrera que dans cet apostolat religieux et moral où il se dépensera tout d'abord, parmi les mineurs*

de mon pays. Se donner toujours tout entier, sans compter, jusqu'à en souffrir, jusqu'à en mourir : voilà Van Gogh, qu'il coure les quartiers misérables de l'East End, les réunions protestantes de Londres ou de Dordrecht, qu'il soigne les typhiques ou des mineurs brûlés par le grisou ou que, peignant avec véhémence, avec une sorte de fureur, luttant douloureusement contre un métier incertain, il essaie de rendre la gloire flamboyante, la fête magnifique et terrible du soleil de midi dans la campagne d'Arles.

« Il ne s'agit pas tant d'un peintre de plus à apprécier et à classer », a dit Philippe Godet (1), *que d'un homme dont le cas individuel a la valeur d'un problème. »*

Et Cohen-Gosschalk, l'un de ceux parmi les compatriotes de Vincent qui le comprirent le mieux, a pu écrire de son côté : « Rarement un artiste aura, autant que lui, nourri son art de son sang et de son cœur. Son art le rongeait comme une fièvre (2). »

Cette vie de Van Gogh, qui s'enveloppe

(1) *Art décoratif*, sept. 1911.
(2) *Elsevier*, octobre 1915.

d'une atmosphère de légende, a déjà inspiré les romanciers. Un écrivain anglais, M. E. F. Irwin en a reproduit certains épisodes, sans y rien changer, ou presque, dans un roman intitulé : How many miles to Babylon. *On reconnaît aisément Van Gogh dans le héros du livre, ce Paul Rafia, chef de l'école post-impressionniste tout comme on retrouve les traits de Cézanne dans le Claude Lantier de l'*Œuvre *d'Émile Zola. Un romancier français qui obtint naguère le prix Goncourt, Marc Elder, l'auteur du* Peuple de la Mer, *a publié de son côté une* Vie apostolique de Vincent Vingeamme (1), *une histoire de peintre qui a été inspirée par la vie de Vincent Van Gogh, telle que l'auteur l'avait connue par Mirbeau. A ce titre, le livre peut intéresser les Hollandais qui ont découvert sur le tard quel génial pionnier des sentiers nouveaux leur pays a donné, après Jongkind, à l'art français, à l'art européen, dans la personne du fougueux peintre du* Ravin. *Il faudrait donc ajouter ce roman de Marc Elder, avec les ouvrages critiques de Théodore*

(1) Chez Calmann-Lévy, Paris.

Duret et Gustave Coquiot, à la littérature sur Van Gogh. Mais que le lecteur n'espère point trouver dans la Vie apostolique de Vincent Vingeamme *des épisodes qui se déroulent à Nuenen en Brabant, à Dordrecht, à La Haye, parmi les mineurs du Borinage, ni même à Saint-Rémy-en-Provence. Marc Elder n'a retenu, de Van Gogh, que le besoin de prédication et d'apostolat, qui entraîna ce fils de* domine *en Belgique où il voulut « évangéliser » les masses et qui se retrouve dans sa correspondance* (1), *dans ses propos sur l'art et le peuple. Vingeamme montre aussi cette frénésie, cette rage de produire, ce besoin de se donner tout entier dans l'œuvre d'art, qui coûta la raison à Van Gogh. Pour le reste, le héros du roman de Marc Elder est un paysan français chez qui le sens de la beauté, l'amour de la lumière, joie du monde, est instinctif. Enfant, il naît à l'art comme un autre Giotto. Un peintre connu le découvre, s'intéresse à*

(1) Lettres à Emile Bernard (Ed. Vollard, Paris) et « Lettres à son frère » (Mij. voor goed en goedkoope lectuur. Amsterdam).

lui, l'emmène à Paris où Vingeamme finit par exposer, suscitant, comme Manet, comme tous les vrais maîtres novateurs, un véritable scandale. Le cœur plein d'amertume, il décide de fuir la grande ville, et d'aller prêcher les simples, ses frères, de les initier à la Beauté, de leur apprendre à voir la Nature et la Vie. Dès lors, ayant par contrat, pour une somme misérable, vendu toute sa production à un marchand roué qui a deviné ce que vaudrait plus tard, cette peinture à la fois audacieuse et simple, il se met à courir les routes, en roulotte, s'arrêtant pour peindre ou pour catéchiser les ouvriers, les paysans, les enfants. Il connaît une déception après l'autre et finit par retourner, chemineau halluciné, aux lieux de son enfance, à la ferme de ses parents, au seuil de laquelle il expire, épuisé, sans même être reconnu tout de suite par sa vieille mère qui crie au voleur en apercevant tout à coup ce trimardeur devant la grille.

Le récit est bien mené. La fin de Vingeamme est contée en des pages d'un pathétique puissant. Les parties descriptives, qui parfois

coupent un peu longuement la trame de l'histoire, sont presque toujours excellentes.

L'auteur a des trouvailles fort belles, par exemple dans ce chapitre où l'on voit Vingeamme expliquant ses fresques à de petits paysans. Les pages sur l'enfance du peintre sont aussi parmi les meilleures du livre et sont dignes de figurer à côté du début de la Vie d'un simple *de Guillaumin. Certains couplets sur l'art, où l'auteur traduit les élans de son héros, sont plus faibles et rappellent un peu à cet égard les amplifications de l'*Œuvre *de Zola. Il n'importe : la* Vie Apostolique de Vincent Vingeamme *n'en est pas moins un roman très attachant, un livre fort prenant et qu'on peut lire, voire relire, même... si l'on ne s'intéresse aucunement à Van Gogh.*

La vie de celui-ci est encore mal connue, malgré le livre de souvenirs publiés par sa sœur, Elizabeth Duquesne-Van Gogh, malgré de nombreux ouvrages comme ceux de Meyer-Graefe, Th. Duret, Coquiot, Just Havelaar, malgré les articles déjà anciens d'Albert Aurier au Mercure de France, *malgré surtout la correspondance de l'artiste dont je*

veux dire un mot tout de suite. Quel Français, curieux d'art moderne, n'a point lu les lettres de Van Gogh à son ami Émile Bernard publiées en un gros volume? Mais je souhaite qu'on trouve le temps de traduire et le moyen de publier les admirables lettres du peintre à son frère Théo (1), *qui fut sa providence, le confident de son cœur et de son esprit, qui ne cessa de l'entourer de l'affection la plus vigilante et dort aujourd'hui, à côté de lui, de l'éternel sommeil, dans le petit cimetière d'Auvers-sur-Oise. Ces lettres, ornées fréquemment de croquis nerveux et amusants constituent la plus émouvante des autobiographies et révèlent en Vincent Van Gogh un grand écrivain, d'une insatiable curiosité, d'une culture très vaste encore qu'un peu chaotique. Parmi les écrits de peintres, ces*

(1) Vincent Van Gogh : « Brieven aan zijn Broeder », uitgegeven en toegelicht door zijne schoonzuster, J. Van Gogh-Bonger (Mij. voor goede en goedkoope lectuur, Amsterdam).

(Vincent Van Gogh : « Lettres à son frère », éditées et commentées par sa belle-sœur, J. Van Gogh-Bonger, Ed. Société pour l'édition de bons livres à bon marché, Amsterdam.)

Mme J. Van Gogh-Bonger avait épousé en premières noces Théo Van Gogh. La correspondance tient en trois volumes de plus de 500 pages chacun. La plupart des lettres sont en néerlandais.

lettres qui touchent à l'art, aux problèmes de la morale, aux questions sociales et religieuses, à la littérature, occuperont une place d'honneur, à côté du discours fameux de Sir Joshua Reynolds, du « Journal » d'Eugène Delacroix et des Maîtres d'Autrefois.

***

Il m'a été donné, de m'occuper de la vie de Vincent Van Gogh et d'en éclaircir certains épisodes mal connus. J'ai pu déterminer, par exemple, que l'idée de s'adonner à l'art, de dessiner et de peindre, en germe en lui, préparée par une ascendance que nous indiquerons, successivement favorisée et contrecarrée par les circonstances, se cristallisa alors qu'il était évangéliste, missionnaire protestant parmi les mineurs de mon Borinage natal. J'ai pu recueillir, de la bouche même de ses anciens condisciples, des précisions, des détails suggestifs sur son passage à l'Académie des Beaux-Arts d'Anvers. Un artiste anversois, qui l'a beaucoup connu alors, Victor Hageman, le peintre des débardeurs, des

matelots de couleur du port et des vieux juifs pittoresques, m'a conté quelques anecdotes amusantes sur les contacts de ce peu commode Hollandais avec les peintres solennels et compassés qui, en vertu d'une sorte de tradition solidement établie, président aux destinées de cette académie d'Anvers et de l'art dit anversois. De même, j'ai vu en Arles, le médecin qui soigna Van Gogh lors de sa première crise de folie. J'ai voulu voir la maison où vécut le peintre, la maison de santé de Saint-Rémy en Provence où il fut recueilli. Partout, j'ai voulu mettre « mes pas dans ses pas ». J'ai copié son acte de décès dans la petite mairie d'Auvers-sur-Oise et j'ai longuement médité certain soir d'automne, dans le cimetière qui est là-bas, sur une colline d'où l'on domine un pays verdoyant aux lignes mollement infléchies, devant les deux simples dalles couchées l'une à côté de l'autre et sous lesquelles sont les deux frères hollandais unis dans la mort comme dans la vie. Sur l'une d'elles, se penchent de larges fleurs de tournesol....

ENFANCE ET ADOLESCENCE

Vincent Van Gogh est né le 30 mars 1853 (1) à Groot-Zundert, près de cette ville de Breda qui a donné son nom à certain quartier de Paris, tout comme Berg-op-Zoom, voisine, à une pièce de M. Sacha Guitry, mais où l'on peut admirer dans une belle église gothique d'admirables tombeaux de la famille de Nassau, dont l'un est attribué, très arbitrairement d'ailleurs, à Michel-Ange. On est là dans la catholique province de Noord-Brabant (Brabant Septentrional), « pays varié, riche encore, bien cultivé, mais n'ayant plus cette exubérante fertilité, cette « graisse » des terres de Walcheren et de Zuid-Beveland ».

« Par places même, quelques landes, presque bruyères viennent mélanger leurs arides perspectives aux reflets dorés des moissons, et alternent avec les merveilleux tapis verts des prairies immenses » (Henry Havard : *la*

(1) Deux ans plus tard naissait à Saint-Amand-lez-Puers, en Belgique, Emile Verhaeren qui fut un de ses plus fervents et plus militants admirateurs.

Hollande pittoresque, 1878). M. Havard parle de moissons aux reflets dorés. On n'en voit guère en Hollande. Mais on y voit beaucoup de ces landes dont il parle aussi, de ces bruyères coupées de petits bois de sapins, plus fréquentes encore qu'en Brabant, dans le pays austère et désolé de la Drenthe où Van Gogh passera quelques-uns des plus sombres mois de sa tragique carrière.

Le père de Vincent, Ds. (dominee) Theodoor Van Gogh, était un brave homme de pasteur protestant dont l'âme n'avait rien d'orageux, dont l'éloquence était plutôt de qualité très modeste, mais d'une bonté, d'une aménité sur laquelle on comptait beaucoup pour gagner des fidèles au protestantisme dans cette Hollande méridionale aussi fermement attachée que la Campine belge, voisine, à l'église de Rome.

D'aucuns ont rapproché le nom de la famille de celui d'une petite ville westphalienne : Goch. Dans l'ascendance de Vincent, je ne vois guère à mentionner qu'un homonyme, né en 1729, mort en

1802, qui fut sculpteur et dut travailler à Paris où il faisait partie des Cent-Suisses en 1744. La théologie et le commerce des œuvres d'art sont en honneur dans la famille Van Gogh. Le grand-père du peintre, pasteur à Breda à partir de 1822, eut douze enfants. Des six fils, l'un devint vice-amiral et directeur général des chantiers de la marine à Amsterdam (Vincent vécut chez lui quelques mois), trois autres ont prospéré dans le commerce des œuvres d'art, fondant en Hollande ou à Bruxelles des maisons qui acquirent une renommée européenne. L'un deux, Vincent ne cessa de s'intéresser à son neveu et homonyme pendant toute la jeunesse de celui-ci. Il devait un jour s'associer avec la maison Goupil frères, qui, dans ses succursales de Londres, Paris, La Haye, New-York, écoula tant de tableaux, d'eaux-fortes et de lithographies reproduisant les œuvres sentimentales et déclamatoires inspirées par la guerre de 1870 et exposées au Salon de Paris.

On raconte que la mère de Vincent Van

Gogh, de son nom de jeune fille Anna Cornelia Carbentus eut, dans son ascendance, un évêque d'Utrecht que Madame Bosboom-Toussaint a mis en scène dans l'un de ses romans historiques. Elle vécut jusqu'à l'âge de 87 ans, survivant à son mari et à trois de ses fils. M^me^ Van Gogh-Bonger nous la représente comme une femme remarquable, d'esprit vif, d'une inlassable activité, joignant à un grand amour de la nature, une étonnante facilité de se confesser par écrit. « Ik maak vast een woordje klaar » : voilà, paraît-il, une de ses phrases favorites. Expression savoureusement hollandaise qu'on ne peut traduire que platement : « Je vais coucher un mot sur le papier. » C'est la mère, active, inquiète, toujours prête à se raconter, plutôt que le « dominee », paisible, d'humeur égale que nous retrouvons à chaque instant dans le peintre des tournesols.

Vincent était l'aîné d'une famille de quatre enfants. Théodore était son cadet de quatre ans.

Sa sœur Elisabeth, dans son livre de souvenirs, évoque l'enfance du peintre ; le beau jardin de la maison du pasteur, Vincent étudiant à Zevenbergen, rentrant à Groot-Zundert, aux vacances. Il était d'un caractère sauvage, recherchant farouchement la solitude, évitant les rues droites du village où les passants étaient espionnés par les petites vieilles qui, les lunettes sur le nez, regardaient par-dessus les jalousies. Vincent errait dans la campagne, étudiant les plantes et les animaux, collectionnant les insectes dans des boîtes de fer-blanc.

« De ses mille voix, la nature lui parlait et son âme écoutait. »

Le génie rude et salubre de ce terroir brabançon pénétrait le jeune élève de la pension Provilly, d'aspect plus robuste que ses frères et sœurs.

« Il y aura toujours en nous, devait-il écrire plus tard à Théo, quelque chose de la bruyère et des labours brabançons. » Et quand, à la fin de sa vie, aux jours tragiques où il sentira sombrer sa raison, son frère viendra l'embrasser sur son lit d'hôpital,

en Arles, il murmurera : « Tout à fait comme à Zundert. » Et il lui écrira quelques jours après : « Pendant ma maladie, j'ai revu chaque chambre de la maison de Zundert, chaque sentier, chaque plante dans le jardin, les aspects d'alentour, les champs, les voisins, le cimetière, l'église, notre jardin potager derrière — jusqu'au nid de pie dans un haut acacia du cimetière (1). »

Dans la claire maison du Pasteur, il se montre bizarre, concentré, prenant des heures à son sommeil pour dévorer pêle-mêle — comme il le fera toute sa vie — romans, livres de philosophes et de théologiens. Les Hollandais sont gens pratiques et les parents de Van Gogh observaient avec inquiétude la nature farouche de ce fils aîné. Les froissements étaient fréquents. Mais le père et le frère cadet adoraient Vincent malgré son étrangeté ou peut-être à cause d'elle. Et voici le portrait que, de souvenir, Elisabeth Duquesne fait de son frère adolescent :

(1) N° 575 des lettres à Théo.

« D'une stature plus large que haute, le dos légèrement courbé par la mauvaise habitude de laisser pencher la tête, les cheveux d'un rouge-blond coupés court sous le chapeau de paille, ombrageant un étrange visage — pas un visage de jouvenceau — le front déjà légèrement ridé, les sourcils serrés, tirés, sur le front largement charpenté, les yeux petits et enfoncés, tantôt bleus, tantôt verdâtres, selon les impressions changeantes : avec un extérieur aussi laid, aussi gauche, Van Gogh avait pourtant quelque chose de remarquable par l'expression évidente de profondeur intérieure. »

Ce portrait de Van Gogh à dix-sept ans rappelle certaines effigies fameuses qu'il a lui-même peintes et par exemple le Vincent roux du Rijksmuseum, dont les yeux bleus ont un regard aussi triste, d'une mélancolie aussi prenante que le regard du Rubens vieux du Musée de Vienne. Mais ce qu'il n'indique pas, c'est cette asymétrie faciale, si frappante dans des portraits comme celui qui est dédié à Gauguin, ou

bien le portrait aux fleurs où l'on voit, sous un crâne rasé, et comme taillé à la serpe, l'œil droit tiré, déjeté vers l'oreille d'inquiétante façon.

Vincent Van Gogh était-il épileptique? En tout cas, certaines de ses toiles de Provence semblent avoir été peintes avec cette terrible lucidité que les épileptiques, nous dit Dostoïewski, éprouvent avant chaque crise. Comme le prince Muischkine, le fils du pasteur hollandais a dû bien des fois apparaître « comme un imbécile aux gens stupides et comme un saint aux autres ».

Dans une lettre qu'il écrivit à sa femme en 1889, Théo Van Gogh disait que la tête du Saint-Jean-Baptiste de Rodin rappelait étonnamment son frère.

Quand Vincent eut atteint l'âge de 16 ans, on décida de lui choisir une profession. L'oncle de Prinsenhage, le marchand de tableaux, fut consulté. Et c'est ainsi qu'en 1869, Vincent, plein de courage, entra comme employé à la maison Goupil que dirigeait à La Haye, M. Tersteeg. Les

premières lettres à son frère Théo, qui alors encore était à l'école d'Oisterwijk, mais qui le 1er janvier 1873, devait à son tour entrer au service de la maison Goupil, à Bruxelles, datent de 1872. On y voit le futur peintre, plein d'ardeur au travail, d'espoir et de confiance. « C'est une si belle affaire, écrit-il (lettre 3), plus on y est, plus on y a l'ambition de bien faire. »

Et cette correspondance où deux frères qui se chérissent tendrement, se confesseront l'un à l'autre, se réconforteront mutuellement, ne va pas cesser pendant plus de quinze ans. Vincent termine toutes ses lettres par de brèves formules, toujours les mêmes : « Adieu ! En heb het goed ! Een handdruk in gedachten ! » (une poignée de mains en pensée).

La maison Goupil est contente de lui et décide de lui donner de l'avancement en l'envoyant à la succursale de Londres, où il gagnera 90 florins par mois. Vincent, à peine arrivé, s'achète un chapeau de haute forme qu'il met tous les matins pour se rendre de son boarding-house à la boutique

de Southampton Street. « Impossible, dit-il, de sortir à Londres, sans un chapeau haut de forme. » Il habite d'abord une pension infecte que tiennent deux vieilles dames plus occupées de leur perroquet que de leurs clients, mais va s'installer bientôt dans un autre boarding tenu par une dame Loyer, originaire du midi de la France. Cette veuve de pasteur a une fille qui dirige une pouponnière et dont s'éprend le candide Vincent. Premier amour ! Van Gogh le confesse aux siens, à Théo, à ses petites sœurs. « On ne peut rien rêver d'aussi beau, écrit-il, que l'amour entre elle et sa mère. Aimez-la pour l'amour de moi. » Il célèbre avec transport dans une lettre à ses parents les joies de la belle vie, don de Dieu. C'est peut-être le seul moment où Vincent Van Gogh se soit senti et proclamé pleinement heureux. Théo lui adresse dans un paquet, une couronne de feuilles de chêne, afin qu'il n'oublie pas dans les brouillards de Londres les bois du Brabant natal.

De son côté, Vincent adresse à sa mère des dessins qu'il a faits, représentant la

maison qu'il habite et sa chambre. Il semble bien qu'à cette époque, il ait vaguement songé à s'adonner à la peinture. Plus tard, il écrira de la Drenthe à son frère : « Que de fois, rentrant de Southampton Street à la maison de Madame Loyer, je me suis arrêté à l'Embankment pour prendre des croquis de la Tamise. Si quelqu'un m'avait appris alors ce qu'était la perspective, combien de peine je me serais épargnée, comme je serais plus loin aujourd'hui ! »

Et pourtant, lors de ce premier séjour à Londres, il eut le rare bonheur d'entrer en contact avec Thijs Maris, le plus intéressant des trois frères Maris, le plus fin, le plus artiste, et dont toute la carrière pour ainsi dire s'écoula en Angleterre. Mais voilà ! Van Gogh, timide et farouche, n'osa point s'ouvrir à son compatriote, lui laisser entrevoir toutes les aspirations qu'il sentait en lui confusément.

En avril 1875, il adressa à son frère Théo un autre dessin.

Recueillons-nous un instant. Nous venons de saisir les premières lueurs fugaces

d'un feu qui va dormir, couver pendant quelques années. Ce n'est qu'après l'apostolat religieux que l'artiste va ressurgir, se révéler pleinement à lui-même.

Mais c'est M. J. Cohen-Gosschalck qui a raison : « En dehors de toute idée de création, il s'est pendant toute sa vie passionné pour la peinture, même à une époque où les directions de sa vie semblaient devoir pour toujours l'éloigner du monde de l'art. » (*Elzevier*, oct. 1915.)

Il y a quelque chose qui nous frappe dans les premières lettres de Van Gogh à son frère, à l'époque de la vingtième année : c'est le caractère extraordinairement disparate et heurté de sa culture, de sa formation esthétique. Il lit, dévore plus exactement pêle-mêle, George Elliot, Michelet, Renan; son goût en matière de peinture n'est pas très sûr. Il vante le meilleur et le pire en même temps, avec pourtant des bonheurs d'intuition remarquables. Il devine par exemple le grand peintre qu'il y a dans l'Anversois Henri de Braekeleer, qui n'a pas encore, en dehors de son pays

longtemps ingrat, la gloire qu'il mérite.

Il donne à son frère une longue liste de peintres qu'il aime. Voici quelques-uns des noms qu'elle comporte : Ary Scheffer, Delaroche, Hébert, Hamon, Leys, Tissot, Lagye, Boughton, Millais, Thys Maris, de Groux, de Braekeleer, Millet, Jules Breton, Feyen-Perrier (?), Brion, Jundt (?), Georges Saal, Israëls, Auker, Knaus, Vautier, Jourdan, Compte-Calix (???), Meissonnier, Ziem, Boudin, Gérôme, Fromentin, Decamps, Bonington, Diaz, Th. Rousseau, Dupré, Corot, Paul Huet, Otto Weber (?), Daubigny, Bernier, M^lle^ Collart (?), Maris, Mauve.

C'est le cas de dire : quelle salade !

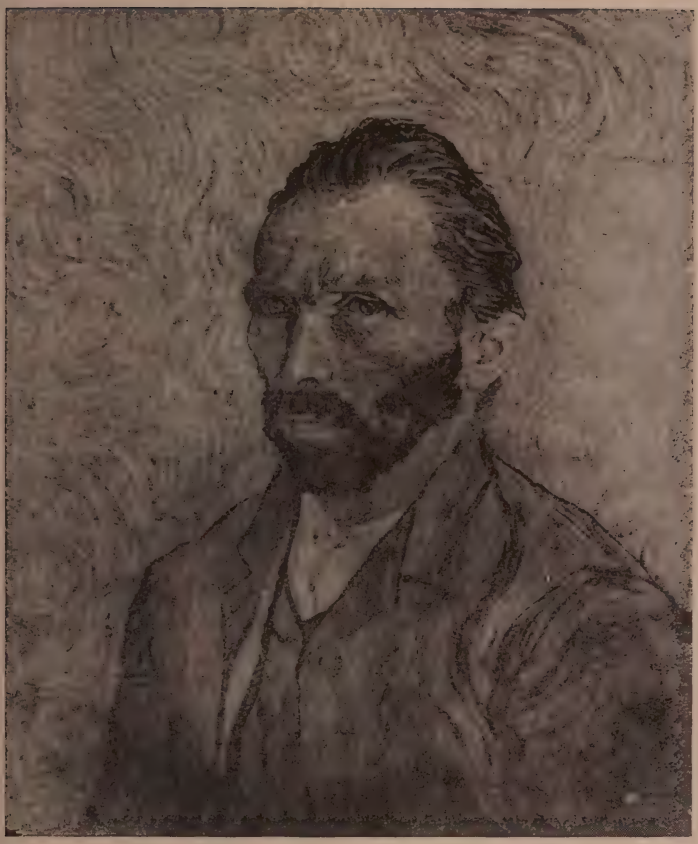
Et j'hésite à transcrire d'autres noms : ceux de peintres belges qui ont pratiqué et pratiquent encore un art religieux douceâtre, capable de tirer des jurons aux moines de Beuron eux-mêmes.

Hélas ! le bonheur que goûta Van Gogh auprès de M^lle^ Loyer, « l'ange aux poupons », fut de courte durée. Quand un jour, il confessa son amour à la jeune Ursule

qui s'était amusée de la gaucherie avec laquelle ce gros garçon l'avait voulu jusqu'alors laisser deviner, elle lui répondit en riant qu'elle était fiancée déjà. Vincent, perdant la tête, la somma presque de rompre ces fiançailles. « L'ange aux poupons » lui rit au nez plus bruyamment encore. Le coup fut rude. Cette première déception amoureuse fut fatale au jeune homme dont le caractère s'assombrit. Vincent changea de pension et vécut désormais retiré, farouchement solitaire, versant peu à peu dans un mysticisme que nous allons voir bientôt s'exalter étrangement.

Le 8 mai 1871, il cite à la fin d'une lettre à son frère cette pensée de Renan : « Pour agir dans le monde il faut mourir à soi-même. Le peuple qui se fait missionnaire d'une pensée religieuse n'a plus d'autre patrie que cette pensée.

« L'homme n'est pas ici-bas seulement pour être heureux, il n'y est même pas pour être simplement honnête. Il y est pour réaliser de grandes choses pour la société, pour arriver à la noblesse et dépasser la vul-



PORTRAIT DE VINCENT VAN GOGH PAR LUI-MÊME
(Dédié à Gauguin)

garité où se traîne l'existence de presque tous les individus. »

Là-bas, en Brabant, les parents s'inquiètent. Ils ont appris que leur fils se montre d'humeur atrabilaire avec les clients « distingués » de la maison Goupil. Un jour, en plein magasin, Vincent a déclaré que le commerce, et en particulier le commerce des œuvres d'art, n'était qu'une forme du vol organisé. Pas plus à Paris qu'à Londres, ce « rustre hollandais » ainsi que l'appellera un jour une belle madame, cliente de la maison Goupil, ne sera l'homme expert à vanter avec lyrisme les gravures sentimentales qui font si bien dans une chambre de jeunes mariés, dans un fumoir ou une salle à manger : *Le Retour du Chasseur*, le *Drapeau de Metz*, ou une *Heureuse Famille*.

Et pourtant, grâce à l'intervention de l'oncle Vincent, la providence de la famille, Van Gogh, devenu impossible à Londres, accepte — en maugréant d'ailleurs — une place de vendeur de tableaux chez Goupil, rue Chaptal, à Paris. Il y restera de mai 1875 à mars 1876.

LA GRANDE CRISE MYSTIQUE

Quelle étrange et troublante aventure que ce premier séjour de Vincent Van Gogh à Paris ! C'est à peine s'il voit la ville. Il a loué une chambre à Montmartre. Dès qu'il a terminé sa journée dans le magasin de tableaux qu'il a en horreur, il s'enferme dans cette « cabine », en compagnie d'un jeune Anglais, Harry Gladwell et, ensemble, ils lisent la Bible et la commentent pendant de longues heures. C'est à peine si Van Gogh est attentif au pittoresque de la vie populaire de Paris, des jardins, des rues en pente du vieux Montmartre. Il est en pleine crise de mysticisme, loin de la terre, insensible à tout ce qui la pare de beauté. Et voilà l'homme qui, plus tard, apportera au père Tanguy, ces paysages d'Asnières, de Clichy, d'un Montmartre agreste encore où l'on voit le jeune soleil se jouer sur les bourgeons gris, gonflés de sève et faire scintiller les feuilles humides et frémissantes.

Vincent Van Gogh ne voit rien, ne veut

rien voir. Il est tout entier à la lecture des livres saints, dans cette chambrette de Montmartre aux murs de laquelle il a mis des reproductions de la « Lecture de la Bible » par Rembrandt, de Ruysdael, Corot, Bonington, Tryon, Jules Dupré, Maris, Millet, Daubigny, Cordruer (?), Ed. Frère.

Le dimanche il va au Temple. Il entend un jour le pasteur Bercier prêcher sur ce thème : « Toutes choses prouveront le bien de ceux qui aiment Dieu. » C'était beau et grand, écrit-il à son frère.

Parfois, aussi, il va entendre un service à l'église anglicane. La nostalgie de l'Angleterre le reprend curieusement. Il est prêt à renier l'amour de la nature qu'il nourrit depuis son enfance et l'amour de l'art, pour s'abandonner tout entier au sentiment religieux. « Le sens et même un sens très fin des beautés de la nature, écrit-il à son frère Théo, ce n'est pas la même chose que le sentiment religieux, quoique je pense qu'il y ait un rapport entre les deux. »

Il veut se débarrasser des livres de Michelet et Renan et engage son frère à en faire autant. C'est tout juste s'il lit encore des auteurs comme Longfellow et George Elliot (*Scenes of clerical life*). Il transcrit pieusement de douceâtres cantiques anglais et notamment le « Nearer my God to thee ! », célèbre dans le monde entier depuis le naufrage du *Titanic*, « Cherche la lumière et la liberté », conseille-t-il à son frère « et ne t'enfonce pas trop dans la boue du monde ». Cependant, le réalisme hollandais reprenant le dessus, il ajoute : « Je crois qu'un corps solide ne peut faire aucun tort à la religion; nourris-toi donc bien. »

A la Noël de 1875, le pasteur et sa femme voient avec inquiétude ce mysticisme exalté de leur fils Vincent qui, pour passer quelques jours auprès d'eux, à Etten, a planté là, sans permission, MM. Boussod et Valadon (successeurs de Goupil) au moment où l'acheteur « donne » le plus. On lui signifie son congé quelques semaines plus tard. L'oncle Vincent, profondément

déçu pour ne pas dire dépité, déclare qu'il s'en lave les mains et ne veut plus s'occuper de son homonyme de neveu. Celui-ci a pris la chose avec désinvolture, mais il sent les menaces s'amonceler sur sa tête. Il a une seule idée fixe : *Se sacrifier, vivre pour les autres,* être utile à ses semblables. Comment? Il n'en sait rien; mais en tout cas, pas en restant dans le commerce des œuvres d'art, ce que conseille le père. Le pasteur parle aussi d'un emploi dans un musée. Théo qui déjà devient le soutien, le conseil de son aîné et va l'aider de sa bourse, lui suggère de faire de la peinture. Mais *Vincent n'en veut pas entendre parler !*

PROFESSEUR DE FRANÇAIS EN ANGLETERRE

Grâce à une annonce de journal, Van Gogh qui est alors âgé de 23 ans, obtient une place de professeur dans une institution privée que dirige à Ramsgate un certain M. Stokes, humble desservant de l'église anglicane. « Un homme long, maigre et pas méchant et qui, pour ainsi dire, pend dans ses habits. Il est toujours vêtu de noir. Et le soir, il devient fantomatique. Sa figure a de profondes rides et la couleur de son teint est comme celle d'une vieille statue de bois. Cet épouvantail a trouvé une femme douce, tranquille, accablée comme lui par les soucis d'une nombreuse famille. » Voilà le portrait que Vincent fait à ses parents du révérend Stokes, dont la pension fait penser à celle du Mr. Micawber de Dickens. Le jeune Hollandais enseigne le français et l'allemand à une vingtaine de galopins qui sont les fils de boutiquiers de Londres habitant pour la plupart les quartiers pauvres de l'East End. Et Vincent est chargé d'aller toucher chez eux le

minerval, ce qui lui permet de voir ces rues grouillantes, voisines de Commercial Road, où la misère revêt un aspect tout à la fois sordide, bouffon et tragique. « Eh bien ! maintenant croyez-vous à l'enfer ? » aurait dit un jour Carlyle à Emerson après lui avoir montré ces *slums* de Whitechapel. Un jour, Van Gogh se rend à pied de Ramsgate à Londres par Canterbury qui, naturellement, l'émerveille. Il passe une nuit à la belle étoile, au bord d'un étang. Au mois de juin, le bon M. Stokes qui ne donne à son professeur de français que le gîte et le couvert — sans aucun salaire — transporte son institution à Isleworth, qui est au bord de la Tamise, à deux heures de Londres. Un mois plus tard, Vincent entre au service de M. Jones, un pasteur méthodiste dont il sera l'assistant aussi bien à l'église qu'à l'école dont cet homme est le directeur. C'est à peu près déjà la position dont il rêve : « tusschen predikant en zendeling », dit-il à son frère, quelque chose entre prédicateur et missionnaire, et autant que possible dans les faubourgs de Londres,

parmi les ouvriers. Cette idée s'implante en lui que le monde des ouvriers de fabrique offre un terrain propice à l'apostolat dont il rêve. C'est ce qui l'amènera comme missionnaire un jour parmi les « gueules noires » du Borinage. « Maints ouvriers d'usine, dit-il, ont une belle jeunesse pieuse. Mais la vie de la ville enlève bien vite *la première rosée du matin* (en anglais dans le texte). Cependant l'aspiration vers *The old, old Story* subsiste. Elliot décrit dans l'un de ses livres la vie d'ouvriers de fabrique qui ont constitué une petite communauté et tiennent des services religieux dans une chapelle à Lantern Yard. C'est, dit-elle, le royaume de Dieu sur la terre. Rien de plus et rien de moins. »

En dehors de la Bible, Vincent ne lit à cette époque que les oraisons funèbres de Bossuet ou bien, pour les raconter ensuite à ses élèves, les romans populaires d'Erckmann et Chatrian, ou d'Henri Conscience, ou bien les contes d'Andersen. Il prie beaucoup. Il tombe malade et nous trouvons, sous sa plume, comme sous celle

d'un Pascal ou, plus près de nous, de Lucien Jean transporté à l'hôpital, un éloge de la maladie. « Être malade, soutenu par le bras de Dieu et, pendant ces jours de maladie, concevoir d'autres pensées et de nouvelles aspirations que nous ne pouvons connaître à l'état normal et, en ces jours, sentir en soi une foi plus chaude et une confiance plus ferme, ce n'est pas mauvais. » Et il ajoute en anglais : « *Sorrow is better than laughter* (la tristesse est meilleure que le rire). »

Longtemps encore, c'est ce « noir soleil de la mélancolie » qui, seul, va luire sur sa vie. *Sorrow :* ce sera le thème d'un de ses premiers dessins. Allégorie de l'affliction : une femme assise, aux seins flétris, les cheveux dénoués, les mains croisées sur les genoux et cachant sa tête dans ses bras. Ce sera l'idée qui inspirera aussi un de ses premiers tableaux : un vieux en veste bleue assis devant l'âtre, la tête entre les mains.

Sorrow is better than joy : la tristesse vaut mieux que la joie. La phrase se trouve

dans le texte de sermon anglais que Vincent écrivit et qui figure dans le premier tome de sa correspondance. Il prêche à Petersham, à Turnham Green, ailleurs encore et prévient ses auditeurs qu'ils vont entendre du mauvais anglais. Il confesse que ses prêches ne sont pas très brillants. Vincent n'avait pas à lutter seulement contre les difficultés d'une langue qui n'était pas la sienne mais contre une élocution malaisée, les Flamands diraient : une incurable prédisposition au « broubbelage ».

Et qu'importait à Van Gogh tout cela? Il cherchait la vérité et non la satisfaction d'une vanité personnelle. Pendant les heures de répit que lui laissait son service, il se rendait à Londres et courait les réunions religieuses, passant de l'église catholique à la Synagogue, de l'armée du Salut à ces brèves séances de prières et de recueillement que certaines sectes protestantes organisent à l'heure du lunch, dans la Cité, à l'intention des employés et des demoiselles de magasin. On aura une preuve de la surexcitation, de la sorte d'hyperesthésie reli-

gieuse où se trouvait Van Gogh quand on saura qu'un jour il jeta dans l'aumônière qu'on lui tendait au temple, au moment de la quête, sa montre en or et ses gants.....

PAYSANNE BRABANÇONNE

COMMIS DE LIBRAIRIE
A DORDRECHT

A la Noël de 1876, Vincent rentra auprès de ses parents, à Etten. Ils le décidèrent à ne plus retourner en Angleterre. Il resta pourtant en excellents termes avec Mr. Jones qu'il devait retrouver plus tard en Belgique. Le père de Van Gogh, Hollandais modéré s'il en fût, s'inquiétait de l'ardeur mystique de son fils aîné. Il voulut chercher un dérivatif. Une fois de plus, on fit appel à la providence de la famille, à l'oncle Vincent et grâce à lui, le jeune pasteur-professeur d'Isleworth, trouva une place de commis de librairie chez Braam et Blussé à Dordrecht. Il y passa trois mois, se révélant un médiocre employé, étonnant tout le monde par sa misanthropie et ses allures bizarres, se promenant en tenue de quaker dans la petite ville pittoresque, conquise sur l'eau, aux lueurs mystérieuses, où les petits toits rouges, les façades à pignons se bousculent autour d'une tour massive au sommet de laquelle s'affole sans cesse le jacassement des corneilles. Il

vit en ascète. Il n'y a guère que le tabac à quoi il n'arrive pas à renoncer. Il s'attarde à traduire dans toutes les langues qu'il connaît des passages de la Bible pour en mieux pénétrer le sens. « Il devient stupide à force de piété » ose écrire une de ses sœurs en parlant de lui. Au petit musée, il ne remarque qu'un Christ à Gethsemani, d'Ary Scheffer, peintre déplorablement romantique et déclamatoire, né dans cette ville aux ciels fluides.

Vincent court les prêches et les disputes théologiques interminables où les Hollandais se complaisent avec une sorte de byzantinisme. Cependant, ce piétisme n'obnubile pas complètement en lui le sens artiste que nous avons vu poindre précédemment. Il y a dans les lettres qu'il écrit en ce temps-là à son frère, de brèves descriptions de la vieille Meuse au soleil couchant qui sont autant de petits tableaux où chante délicatement la lumière dorée d'un Van Goyen. Certains aspects de Dordrecht lui arrachent des cris d'admiration ou lui rappellent des toiles fameuses de

Cuyp ou Daubigny. Parfois, le sentiment esthétique, le sentiment religieux et la nostalgie d'une heureuse enfance déjà lointaine se mêlent étrangement dans cette âme orageuse. « Jérusalem ! Jérusalem ! ou plutôt Zundert ! O Zundert » s'écrie-t-il dans une lettre de janvier 1877.

Et cette conjonction émouvante chez un artiste qui se cherche douloureusement sera plus frappante encore dans une lettre qu'il écrira à Amsterdam en septembre de la même année.

« Quelqu'un comme notre père, écrit-il alors, qui tant de fois la nuit, une lanterne à la main, s'est rendu au chevet d'un malade ou d'un mourant pour lui parler de Celui dont la parole est aussi une lumière dans la nuit de la douleur et de l'angoisse de la mort, aimerait certaines eaux-fortes de Rembrandt comme la *Fuite en Egypte* ou la *Mise au tombeau.* »

Mais à Dordrecht, plus que jamais, cet humble commis de librairie affirme sa volonté d'être un chrétien et un ouvrier du Christ et il croit qu'il n'aura pas été

inutile pour lui, avec cette ambition, d'avoir connu des villes comme Londres et Paris, la vie d'instituteur à Ramsgate, les œuvres d'un Millet et d'un Rembrandt.

M. Brusse a publié dans le *Nieuwe Rotterdamsche Courant* les résultats d'une enquête minutieuse qu'il a faite sur la vie de Vincent Van Gogh à Dordrecht pendant ces trois mois de 1877. Il a vu les braves gens dont le jeune commis de librairie était le pensionnaire dans la Tolbrugstraatje. Van Gogh était la risée des autres jeunes gens de la maison. Un seul, un instituteur du nom de Gorlitz le respectait et frayait avec lui. Dans sa chambrette, Vincent collait au mur blanchi à la chaux des estampes, des images du Christ consolateur, ou des dessins qu'il avait faits lui-même à la plume. Un jour, de nombreuses maisons de Dordrecht et notamment la librairie Braam et Blussé furent envahies par les eaux. Et Van Gogh, le jeune employé taciturne, émerveilla tout le monde alors par le zèle qu'il mit à sauver les livres de l'inondation, par sa robustesse physique

et l'endurance dont il fit preuve en cette occasion.

Une seule fois, Vincent s'est fâché pendant son séjour à Dordrecht. Comme un soir, dans un moment d'expansion, il disait à son patron l'ambition qu'il nourrissait de devenir dominé (pasteur), le bon M. Braam se permit de lui dire que cela n'avait pas mené son père plus loin qu'Etten, un modeste village brabançon. « Et bien ! répliqua Vincent indigné, il est là parfaitement à sa place. Il est le berger auquel les âmes se confient. »

ÉTUDIANT EN THÉOLOGIE

Et Vincent — à l'âge de 24 ans — se rend à Amsterdam pour faire des études de théologie, mais comme il n'a point passé par le gymnase il devra pour entrer à l'Université subir un examen et pour cela, faire des études préparatoires pendant deux ans. L'un de ses oncles, le vice-amiral, directeur des chantiers de la Marine, lui donne asile. Un autre parent, l'oncle Stricker, surveillera ses études. Et voilà le jeune homme qui, plein d'ardeur, de bonne volonté, se met à l'étude du grec et du latin avec M. Mendès da Costa, fait des thèmes et des versions, suant sang et eau. A chaque instant, dans ses lettres au frère bien-aimé, il exhale sa peine. « L'étude est dure, mon vieux; mais je dois tenir bon ! » Et une autre fois : « Prendre des leçons de grec, au cœur d'Amsterdam, au cœur de son quartier juif, par un après-midi d'été très chaud, avec l'appréhension de beaucoup d'examens difficiles à passer devant des professeurs très savants et très rusés, cela

est fichtre autrement dur qu'une promenade par les champs de blé du Brabant qui doivent être bien beaux en ce moment-ci. Mais je lutte pour ma vie. »

Entre temps, il continue à courir les églises. Il a un faible pour l'église du vieux Béguinage, si paisible à côté de l'animation de la Kalverstraat (comme je comprends cela !). Il rédige des projets de sermons un peu incohérents. Il lit des mystiques : Thomas a Kempis, l'*Imitation de Jésus-Christ*. Il est sensible à la beauté d'Amsterdam et brosse une étonnante description d'un incendie au port. Il lit aussi des profanes, étudie la Révolution française dans Michelet et Taine.

Le sens esthétique, chez lui, est tantôt exalté et tantôt contrarié à cette époque par l'exaltation persistante du sentiment religieux.

« C. M. m'a demandé aujourd'hui, écrit-il (le 9 janvier 1873) à Théo, si je ne trouvais pas belle la Phryné de Gérôme et je lui ai répondu que je préférais de beaucoup voir une laide femme d'Israëls

ou Millet, ou une vieille petite femme d'Ed. Frère, car que signifie vraiment un corps aussi beau que celui de Phryné? Les animaux peuvent en avoir un aussi, mais une âme telle que celle qui est dans les êtres humains peints par Israëls, Millet ou Frère, voilà ce que les bêtes n'ont pas. Et est-ce que la vie ne nous a pas été donnée pour que nous soyons riches de cœur « encore que l'extérieur souffre? »

Tout le Tolstoï dernière manière, empoisonné d'ascétisme, jetant l'anathème à Shakespeare ou Beethoven, est en germe là-dedans. « C'est horrible et hideux votre nu, dit en se fâchant l'auteur de *Guerre et Paix*, un jour au sculpteur Troubetzkoï qui vantait devant lui la beauté du nu. Avant tout, existe le sentiment de la pudeur et celui qui l'a perdu est perdu lui-même (1). »

Mais l'auteur d'*Anna Karenine* quand il parlait de la sorte, était à jamais perdu pour l'art, tandis que Vincent Van Gogh,

(1) Le Comte Léon L. Tolstoï : *La vérité sur mon père.* Ed. Stock, Paris, 1923.

blasphémant, niant la beauté de « l'argile idéale » même à propos d'une œuvre du triste et glacial Gérôme, devait un jour, sous le ciel de Provence, débrider une admirable sensualité d'artiste, trop longtemps emprisonnée dans les bandelettes de la religion réformée.

Malgré sa belle résolution du début, Vincent, harassé, désespéré, abandonne au mois de juillet 1878, après quatorze mois d'efforts, les études ardues qu'il a entreprises et rentre à Etten. Il veut, sans plus attendre, s'adonner à nouveau à un travail pratique d'apôtre et de sauveur des âmes.

PARMI LES MINEURS DU BORINAGE

L'HOMME EST EN MER

En juillet 1878, accompagné de son père et de M. Jones, son ancien chef d'Angleterre qui est venu passer quelques jours à Etten, Vincent part pour la Belgique où il va rendre visite à différents membres du Comité d'évangélisation : le pasteur van den Brink à Roulers, le pasteur Pietersen de Malines, et le pasteur de Jong à Bruxelles. Vincent fait plutôt bonne impression. « Ses séjours à l'étranger et ses études d'Amsterdam n'ont pas été absolument sans fruit, écrit le père, et il a beaucoup appris à l'école de la vie. »

Vincent est admis à l'école de Bruxelles où l'on forme des missionnaires et où l'élève ne paie que le gîte et le couvert. Mais les parents voient encore cette nouvelle épreuve avec anxiété. « J'ai toujours peur, dit la mère, que quoi qu'il entreprenne, Vincent ne compromette et brise tout par son étrangeté, par ses conceptions extraordinaires de la vie. » Et le père ajoute quelques mots impressionnants sur ce fils

qui prêchait volontiers que la « souffrance était meilleure que la joie ». « Cela nous peine tant de voir qu'il ne connaît littéralement pas la joie de vivre et se promène toujours la tête courbée, cherchant systématiquement ce qui mène aux difficultés. »

Et le jeune homme semble corroborer ces phrases attristées de ses parents en parlant à son frère, avec enthousiasme, d'une gravure sur bois de Jules Goupil découpée dans l'*Illustration* et qui représente un « jeune citoyen de l'an V »: « Il est presque étonné de se trouver encore vivant après tant de catastrophes », écrit Vincent (1).

Fin août, il part pour Bruxelles. Il sera l'un des trois seuls élèves du pasteur Bokma, le plus avancé des trois certes, mais le plus étrange aussi, aussi bien dans ses conceptions que dans son accoutrement. « Il ne connaît aucune soumission » dit un de ses condisciples. Lui même se sent dans cette école comme « un chat dans un magasin étranger ». Il maigrit, souffre d'in-

(1) En français dans le texte.

sommies, vit dans un état de nervosité qui inquiète son directeur.

De Laeken, un des faubourgs de Bruxelles, le 15 novembre, Vincent envoie à son frère un dessin curieux représentant une maisonnette sordide, à l'enseigne : *Au Charbonnage* et qui est tout à la fois un cabaret, un « caberdouche » dirait-on à Bruxelles, et un dépôt de charbon. En même temps, Vincent raconte comment il a décidé d'interrompre après trois mois d'essai infructueux, ses études, pour partir comme missionnaire libre, à son compte, à ses risque et péril, chez les mineurs du Borinage.

« Déjà en Angleterre, dit-il, j'avais sollicité une place d'évangéliste chez les mineurs, mais on me dit alors que je devais avoir au moins 25 ans. Tu sais bien que l'une des racines des vérités essentielles non seulement de l'Évangile mais de toute la Bible est : « Par les ténèbres, à la lumière. »

L'expérience a prouvé que ceux qui travaillent dans les ténèbres, au cœur de la

terre, comme notamment les mineurs dans les noirs charbonnages, sont vite touchés par la parole de l'Évangile et la croient facilement. Eh bien, dans le Sud de la Belgique, dans le Hainaut, entre Mons et la frontière française, il est une contrée qu'on nomme le Borinage, où vit une originale population d'ouvriers qui travaillent dans de nombreux charbonnages. Voici ce que j'ai trouvé notamment sur eux dans un petit manuel de géographie : « Les Borins (1) (habitants du Borinage, pays au couchant de Mons) ne s'occupent que de l'extraction du charbon. C'est un spectacle imposant que celui de ces mines de houille ouvertes à 300 mètres sous terre et où descend journellement une population ouvrière, digne de nos égards et de nos sympathies. Le houilleur est un type particulier au Borinage, pour lui le jour n'existe pas et sauf le dimanche, il ne jouit guère des rayons du soleil. Il travaille péniblement à la lueur d'une lampe dont la clarté est pâle et blafarde, dans une galerie étroite, le

(1) L'orthographe véritable est « Borains ».

corps plié en deux, et parfois obligé de ramper; il travaille pour arracher des entrailles de la terre cette substance minérale dont nous connaissons la grande utilité (!). Il travaille enfin au milieu de mille dangers sans cesse renaissants, mais le porion belge a un caractère heureux, il est habitué à ce genre de vie, et quand il se rend dans la fosse, le chapeau surmonté d'une petite lampe destinée à le guider dans les ténèbres, il se fie à son Dieu, qui voit son labeur et le protège, lui, sa femme et ses enfants. »

Je ne veux point m'attarder à détailler les erreurs de cette courte description du Borinage, rédigée en un style « chromolithographique » bien fait pour les manuels. Qu'il me suffise de dire que les 300 mètres dont elle parle font sourire ceux qui savent que dans un charbonnage borain comme l'un des puits de Produits à Flénu, à proximité duquel j'ai grandi, on exploitait jusqu'il y a peu de temps à 1.100 mètres de profondeur. Ce serait un jeu facile que de souligner d'autres erreurs de fait analogues — bien excusables d'ailleurs — que j'ai

relevées dans un livre sur Van Gogh, dont l'auteur, visiblement, n'est passé au Borinage qu'en coup de vent.

Vincent arrive donc dans ce pays au début de l'hiver de 1878. Il se fixe à Pâturages, le village où Constantin Meunier viendra également habiter quelques années plus tard. Il est le pensionnaire d'un nommé Vanderhaegen, colporteur, aux enfants duquel il donne des leçons, le soir.

*
* *

Ce jeune missionnaire de vingt-sept ans, qui avait échoué successivement dans le commerce des tableaux, la librairie, le professorat et les études théologiques, était fort loin de se douter alors de sa destinée future, de l'influence décisive qu'après les conquêtes de l'Impressionnisme il était appelé à exercer sur l'Art de notre temps. Et pourtant... Je crois pouvoir démontrer que c'est là, parmi les « gueules noires », que s'éveilla tout à fait la vocation du peintre. Dans le plan spirituel il devait dépenser alors, au

cours de ces quelques mois d'apostolat, l'admirable ardeur, l'étonnante frénésie qui, pendant les dix dernières années de sa vie, s'exprima exclusivement dans sa peinture. Ceux que l'abondance et la rapidité de la production de l'artiste stupéfient ne savent sans doute pas, dit Mme Elisabeth Duquesne Van Gogh, ce qui s'est passé en lui pendant les dix années précédentes.

La lecture d'un article de M. Pierre Godet dans l'*Art décoratif* et les commentaires qu'en fit une publication protestante : *Foi et Vie* m'incitèrent un jour à faire des recherches dans mon pays natal sur cette période troublante de la vie de Van Gogh. Je savais que Vincent avait été envoyé comme missionnaire au Borinage, rien de plus. J'ai interrogé patiemment les pasteurs de plusieurs villages, ainsi qu'un certain nombre de leurs fidèles. J'ai fini par savoir. Peut-être trouvera-t-on puérile la joie, la réelle émotion qui m'étreignirent quand, touchant au but, j'entrai dans cette vieille maison de Wasmes où Van Gogh a vécu et quand j'interrogeai quelques-uns

de ceux qui le connurent alors. C'était pendant une grève générale. Devant la Maison du Peuple du village, un vieux mineur accroupi, les genoux au menton, la pipe aux dents, dans la pose favorite des « tapeurs à la veine » au repos, me dit dans son rude patois : « L'pasteur Vincent? Si j'mein souviés? Je l'crois bé »... Je m'efforçai de lui faire préciser ses souvenirs. Il revoyait Van Gogh assis sur un pliant, dans une cour de charbonnage (au puits nº 10 de Grisœul), dessinant la cage et la belle-fleur, sa gaîne de fer, puis la sortie des mineurs noirs de poussière, les paupières clignotantes à la soudaine lumière du jour, leur lampe au poing... Un des premiers dessins de Van Gogh ! Qu'est-il devenu?

Je sus enfin que Van Gogh avait habité chez un nommé Jean-Baptiste Denis, à l'ancien « Salon du Bébé » (au Borinage, une salle de danses ou de réunions s'appelle toujours un salon). J'y courus. La vieille demeure, qui tenait à la fois de la ferme, de la boulangerie et du « salon », a été bien transformée depuis trente ans. Mais en

retrouvant intacte la vaste cuisine avec ses grosses solives au plafond badigeonné de blanc, le grand foyer ouvert, une table de pierre dans un coin, où Vincent aimait s'asseoir pour manger, je fus ému et j'essayai de me rappeler cette parole de Montaigne :

« Est-ce par nature ou par erreur de fantaisie, que la veue des places que nous sçavons avoir esté hantées et habitées par personnes desquelles la mémoire est en recommandation, nous esmeut aucunement plus qu'ouir le récit de leurs faicts, ou lire leurs escrits (1) ? »

Quelle joie ce me fut de constater que le souvenir de Van Gogh n'est pas effacé tout à fait à Wasmes, qu'il reste encore un peu de l'âme ardente du fougueux et fraternel Hollandais dans un village de mon pays ! C'est là aussi, dans ces pittoresques et tortueuses venelles bordées de maisonnettes à toit rouge que Constantin Meunier devait un jour s'enthousiasmer. Eugène Carrière, qui adorait Mons, ses rues paisibles et vieillottes, et qui vint y passer les mois les

(1) Essais, liv. III, chap. IX.

plus recueillis de sa vie, a vu lui aussi le Borinage rouge, vert et noir. Il y a fait quelques esquisses, y a découvert comme ailleurs la beauté grave de la vie. Quelle traduction insoupçonnée il eût pu nous donner de ces visages de mineurs où la force s'allie à une candide bonté ! N'oublions pas enfin qu'en 1875, trois ans avant l'arrivée de Van Gogh au pays de Mons, Verlaine quittait la prison de cette ville, le « meilleur des châteaux » où il a passé 448 jours; et que Wasmes n'est pas loin de ce Caillou-qui-Bique, où le grand Verhaeren a trouvé la plus délicieuse des retraites.

Le nom de Vincent Van Gogh s'inscrit à côté de tous ceux-là, parmi les hôtes les plus illustres de mon pays.

En Angleterre, nous dit M^me^ Duquesne dans son livre, Vincent avait beaucoup entendu parler de missions organisées à l'intention des travailleurs des mines.

« L'une des œuvres de Dickens excita au plus haut degré sa pitié pour le peuple peinant au milieu de l'obscurité et des dan-

gers. A la lecture de ce livre, son cœur sensible s'était enflammé pour ces hommes dignes de commisération. »

Ce livre, ne serait-ce point les admirables *Temps difficiles*, un des premiers romans où se trouvent évoqués dans le décor de nos géhennes industrielles les âpres conflits économiques de la société moderne? (1)

Voici donc Van Gogh, dès novembre 1878 au Borinage, la grande région minière avoisinant Mons, et dans laquelle, trop souvent des étrangers qui devraient être au courant des choses belges, englobent facilement les bassins du Centre, de Charleroi et de Liége. A moins qu'ils ne le situent, comme Jean Lorrain, aux environs de Louvain, en plein pays flamand... La population boraine était alors déjà et est encore aujourd'hui une des plus socialistes du pays. Les protestants y sont nombreux et, dans certains villages, ils sont parmi les meilleurs adhérents des syndicats et des coopératives. Il y a dans le tranquille, le

(1) Vincent parle de ce roman dans une de ses lettres à son frère.

farouche entêtement, la sombre ardeur des grévistes borains un véritable mysticisme. La propagande rationaliste a fait le plus grand tort en Wallonie à l'action de l'Église catholique, mais elle n'a point entamé le sentiment religieux en soi, cet effroi de l'inconnu qui s'explique chez un peuple vivant dans les dangers et de perpétuelles ténèbres. En marge des religions catholique et protestante, des sectes curieuses se sont développées comme les Godiberts à Pâturages. Le spiritisme a fait là de nombreux adeptes. Qui n'a entendu parler de l'empire hypnotique qu'exerça sur les âmes frustes l'enseignement un peu simpliste d'Antoine le Guérisseur, à Jemeppe-sur-Meuse, du Père Dor à Roux, de simples ouvriers qui s'improvisèrent thaumaturges à la façon de certains moujicks, que nous a fait connaître le Roman russe? Au Borinage même, et pour préciser : dans cette région de Wasmes, qu'évangélisa Vincent Van Gogh, un phénomène d'ordre religieux et linguistique à la fois s'est produit qui semble fait à souhait pour illustrer la

théorie de Max Müller. Depuis longtemps, il y a dans un hameau sis aux confins de Wasmes et de Pâturages un petit groupe de darbistes. Cette secte évangélique, si je ne m'abuse, doit son nom à un pasteur anglais, Darby, qui en formula le credo. Mais, par une corruption du langage populaire, les bonnes gens du Borinage ont fait de ces protestants des « arbistes », c'est-à-dire *des adorateurs des arbres !* Et de fait, les arbistes tiennent à la bonne saison de fréquentes réunions en plein air, au bois voisin de Colfontaine, où une légende veut que Fénelon, évêque de Cambrai, tout à son diocèse, et très impressionné par l'ardeur des « hérétiques » borains de son troupeau ait séjourné quelquefois. N'est-ce pas charmant ?

M. Hubert, professeur à l'Université de Liége, l'historien belge qui a le mieux étudié le règne de Joseph II dans les Pays-Bas, a consacré un livre remarquable aux persécutions dont furent victimes les protestants du Hainaut.

D'après les « Annales de l'Abbaye de

Saint-Ghislain », l'abbé Marlier fit poursuivre en 1659 et condamner à des peines « exemplaires » certains habitants de Dour qui soutenaient publiquement des propositions en contradiction avec les dogmes de l'Église.

L'hérésie, écrit M. Goblet d'Alviella (1), n'était cependant pas éteinte, car quelques années plus tard, des plaintes nouvelles, émanant de l'autorité ecclésiastique, furent formulées à charge d'habitants de Wasmes (alors un hameau de Dour). Elles étaient adressées au Conseil du Hainaut, qui s'empressa de les transmettre au Conseil privé à Bruxelles. Celui-ci rendit, le 17 octobre 1699, un décret où, s'en référant aux obligations qu'imposait depuis 1645 le traité de Munster, il estimait nécessaire d'atténuer quelque peu les peines établies contre les hérétiques par les édits antérieurs. Le texte de ce décret, extrait par M. Hubert des Archives du Conseil du Hainaut, portait notamment : « L'intention de Sa Majesté était qu'on devait souffrir, en suite

(1) Bulletin de l'Académie de Belgique.

du traité de paix de Munster, que ceux de la religion prétendue réformée continuassent leur demeure au village de Wasmes et lieux voisins sans faire aucun exercice public de leur religion ni donner aucun « scandale ».

Fénelon visita Dour au cours d'une de ses tournées pastorales. Une légende, que M. Hubert reproduit, sans en garantir la vraisemblance, rapporte que le prélat y interrogea une femme qui refusait obstinément d'adhérer à la confession de foi exigée par l'Église Catholique. C'était une simple femme du peuple qui ne savait pas lire, mais à qui son mari avait fait connaître les textes de la Bible. Fénelon lui aurait laissé un texte écrit de sa main pour la mettre à l'abri de persécutions ultérieures et l'aurait quittée en ajoutant : « Bonne femme, priez pour moi. » Le mot est trop joli pour être vrai, c'est du reste peu conciliable avec la lettre que l'auteur de *Télémaque* adressa au pape le 28 mai 1711, où, dénonçant les progrès de la Réforme dans les environs de Tournai,

il disait notamment : « Si cette peste ne disparaît pas à bref délai, c'en est fait de la foi catholique dans les Pays-Bas. »

On voit parmi quelles populations s'exerça l'apostolat de Vincent Van Gogh qui, « dédaignant et le marbre et l'argile et la couleur, travailla en chair vivante » comme le Christ, qu'il proclamait « l'artiste plus grand que tous les artistes (1) ».

On aura une idée de leurs conditions économiques en lisant ces quelques lignes que j'emprunte à une brochure consacrée à un militant socialiste de Wasmes qui fut l'élève de Vincent Van Gogh :

« Le Borinage à cette époque comptait 30.000 mineurs et quelques milliers de métallurgistes et verriers : deux mille filles et deux mille cinq cents garçons au-dessous de 14 ans; mille filles et deux mille garçons de 14 à 16 ans; trois mille femmes au-dessus de 16 ans et vingt mille hommes travaillaient dans la mine.

« La journée moyenne de travail est de douze heures. L'ouvrier descend vers trois

(1) XI[e] lettre à Emile Bernard. Ed. Vollard. Paris.

TOURNESOLS

heures du matin et n'en remonte que vers trois heures ou quatre heures du soir. Les conditions hygiéniques laissent à désirer. L'aérage est insignifiant; les galeries sont d'un accès toujours dangereux. Les victimes du travail sont nombreuses. La liste s'allonge régulièrement chaque jour.

« Le 16 décembre et le 16 avril 1879, des explosions de grisou se déclarent dans la même fosse, à l'Agrappe, à Frameries. Un peu plus tard, à la Boule, à Quaregnon. Il y a des centaines de morts.

« Ces catastrophes émeuvent l'opinion publique. On réclame des mesures. Mais l'amélioration à apporter dans l'exploitation des mines exige des dépenses qui diminuent d'autant les bénéfices. Et comme avant tout il faut faire des bénéfices, l'on n'améliore rien.

« On organise des secours, on fait appel à la charité publique... Les enquêtes ordonnées ne se font pas et les travaux continuent dans des conditions détestables qui entraînent de nouvelles catastrophes et font de nouvelles victimes.

« Voici d'après les documents officiels, à combien se sont élevés les salaires :

« En 1872, par journée de travail : 3 fr. 01 ; 1874, 3 fr. 42 ; 1873, 3 fr. 42 ; 1875, 3 fr. 44 ; 1876, 3 fr. 19 ; 1877, 2 fr. 54 ; 1878, 2 fr. 52 ;

« Pour les bénéfices, voici par exemple la répartition de 1873, au Borinage : 100 fr. de charbon, tous frais déduits, rapportent aux ouvriers comme salaire 60 fr. 90 et aux actionnaires comme bénéfice 39 fr. 10. »

*
* *

Et maintenant que je laisse la parole à ceux qui ont connu alors « l'Pasteur Vincent », et vécurent dans son intimité, sans savoir qu'en ce jeune homme dévoré par une véritable folie d'altruisme et de rédemption s'accomplissait l'incubation d'une œuvre unique, d'une personnalité d'artiste qui est l'une des plus curieuses de tout le XIX^e^ siècle.

J'ai, après bien des recherches, fini par retrouver un vieux pasteur qui vit actuellement dans le Tournaisis et qui, installé

en 1878 à Warquignies, village voisin de Wasmes, accueillit avec la plus grande bonté Vincent Van Gogh. Voici les notes qu'il a bien voulu m'envoyer :

« Je voudrais vous satisfaire dans la mesure du possible en rassemblant quelques souvenirs de Vincent Van Gogh. Je l'ai en effet connu il y a quarante-cinq ans, au Borinage, où il fut évangéliste (non pasteur, n'ayant pas de titre théologique). Il travailla à Wasmes environ une année.

« Il était fils d'un pasteur hollandais; je me rappelle son arrivée à Pâturages; c'était un jeune homme blond, de taille moyenne, d'agréable figure; il était très bien mis, avait de belles manières et portait sur sa personne tous les caractères de la propreté hollandaise.

« Il s'exprimait correctement en français et il était capable de parler assez convenablement dans les réunions religieuses du petit groupe protestant de Wasmes auquel on le destinait. Une autre communauté de Wasmes avait son pasteur. Vincent Van Gogh était en fonctions près du bois, vers Warquignies; il présidait des cultes dans un ancien salon de danse.

« Notre jeune homme prit son logement dans

une ferme de Petit-Wasmes; cette maison était relativement belle; elle se distinguait d'une façon fort sensible de l'entourage, où l'on ne voyait alors que de petites maisons de mineurs.

« La famille qui hébergeait Vincent Van Gogh avait des habitudes simples et vivait comme les ouvriers.

« Mais notre évangéliste manifesta bien vite en face de son habitation les sentiments particuliers qui le possédaient, il trouva que son logement était trop luxueux; cela choquait son humilité chrétienne, il ne pouvait supporter d'être abrité d'une façon si différente de celle des mineurs. Il quitta alors ces personnes qui l'entouraient de sympathie et il alla habiter une petite cabane. Il y demeura tout seul; il n'avait pas de mobilier et on racontait qu'il dormait accroupi au coin de l'âtre.

« Du reste, l'habillement qu'il portait au dehors révélait ses aspirations originales ; on le voyait sortir avec une vieille veste de soldat et une mauvaise casquette, et c'est dans cet accoutrement qu'il parcourait le village.

« Les beaux habits avec lesquels il était arrivé ne paraissaient plus, et il n'en avait pas acquis de nouveaux.

« Pourtant il avait un traitement peu élevé, mais

suffisant, pour lui permettre de se vêtir selon sa condition sociale.

« Comment ce garçon avait-il évolué de la sorte ?

« En présence des misères qu'il rencontrait dans ses visites, sa pitié l'avait poussé à donner presque tous ses vêtements : son argent avait passé aussi chez les pauvres et il n'avait pour ainsi dire rien conservé pour lui-même. Ses sentiments religieux étaient très vifs et il voulait obéir de la façon la plus absolue à des paroles de Jésus-Christ.

« Il se sentait tenu d'imiter les premiers chrétiens, de sacrifier tout ce dont il pouvait se passer, et il voulait être plus dépouillé que la plupart des mineurs à qui il prêchait l'évangile.

« J'ajoute que la propreté hollandaise avait été aussi singulièrement abandonnée ; le savon était délaissé comme un luxe coupable, et notre évangéliste, s'il n'était pas couvert d'une couche de charbon avait ordinairement la figure plus sale que celle des charbonniers (1).

« Ce détail extérieur ne le préoccupait pas ; il était absorbé par son idéal de renoncement, il

(1) On raconte que Vincent Van Gogh se noircissait la figure et les mains pour montrer aux mineurs qu'il ne voulait point se distinguer d'eux !

montrait d'ailleurs que son attitude n'était pas du laisser-aller, mais la pratique fidèle d'idées qui gouvernaient sa conscience.

« Et s'il n'avait plus le souci du bien-être pour lui-même, son cœur était éveillé en face des besoins des autres.

« Il allait préférablement vers les plus malheureux, les blessés, les malades, il restait longtemps auprès d'eux; il était prêt à tous les sacrifices pour les soulager.

« Sa sensibilité profonde s'étendait du reste plus loin que l'humanité. Vincent Van Gogh respectait la vie des animaux, même les plus inférieurs.

« Une vilaine chenille ne lui inspirait pas du mépris, c'était une créature animée, il fallait la conserver.

« Dans la famille qui l'a eu comme hôte, on m'a raconté que s'il voyait au jardin une chenille par terre, il la ramassait délicatement et allait la poser sur un arbre. A côté de ce trait de caractère qu'on jugera peut-être insignifiant ou même stupide, je garde l'impression que Vincent Van Gogh a été hanté par un bel idéal; oubli de soi-même et dévouement pour tous les autres êtres, c'était bien l'idée directrice qu'il acceptait de tout cœur.

« Je ne ravalerai pas l'homme en avouant qu'à mon avis, il conservait un défaut : c'était un incorrigible fumeur. Je l'ai parfois taquiné sur ce point ; ennemi du tabac je lui disais qu'il avait tort de ne pas y renoncer ; il n'en fit rien, petite ombre au tableau ; il en faut pour les peintres.

« Quant à sa peinture, je ne puis vous en parler en connaisseur : *on ne la prenait d'ailleurs pas au sérieux.*

« Il allait s'accroupir sur les terrils (1) ; il faisait les portraits de femmes qui y ramassaient du charbon ou qui partaient chargées de sacs.

« On remarquait qu'il ne reproduisait pas les choses brillantes, celles à qui nous attribuons de la beauté.

« Il a fait quelques portraits de vieilles femmes (2), du reste on n'attachait pas d'importance à ce qu'on considérait comme un travail de distraction.

« Il semble pourtant que dans la peinture aussi notre jeune homme eût de la prédilection pour ce qui paraissait plutôt misérable.

« Voilà Monsieur, quelques souvenirs que ma mémoire vieillie a essayé de rassembler.

(1) Montagnes faites de scories.

(2) Nous croyons savoir qu'il a fait notamment un portrait de son hôtesse, M^me^ Denis.

« On n'a jamais rien noté sur le passage de Vincent Van Gogh au Borinage, on ne savait pas ce qu'il était devenu; on est très surpris d'apprendre qu'il était arrivé à être un vrai peintre. »

Cette frénésie, cette outrance qu'il montrait dans son œuvre d'évangéliste et qui déroutait ses fidèles, comme ses collègues, nous la comprenons aujourd'hui, nous qui savons avec quelle fièvre de tout saisir Vincent Van Gogh peignit des centaines de toiles en plein soleil, en plein mistral, dans cette Provence embrasée où sa raison devait vacillier, dans ce merveilleux jardin de la maison de santé de Saint-Rémy, ou dans la propriété du docteur Gachet, à Auvers-sur-Oise. Mais voici une autre lettre. Je m'en voudrais d'y changer quoi que ce soit. Avec ses fautes d'orthographe et ses tournures incorrectes, elle est belle comme une page de Dostoïewski ou de Charles-Louis Philippe. Le brave boulanger qui l'a écrite et qui vécut dans l'intimité de Vincent Van Gogh ne doit point m'en vouloir de la reproduire intégralement, fidèlement.

« Monsieur Pierard,

« C'était par un beau jour de printemps quand je vis arrivé notre jeune ami Vincent Vangolgh richement vêtu nos yeux ne se cères de le contempler le lendemin il rendit des visites avec le pasteur M. Bonte. Aussitôt rangé à la classe ouvrière notre ami tombâ dans la plus grande humiliations où il ne tarda pas à se dépour-voir de tout ses vêtements.

« Ainsi arrivé à ne plus avoire de chemise plus de chaussette au pied nous l'avons vu se fabriqué des chemise d'amballage (1). Moi j'était trop jeune alors.

« Ma tendre mère lui disait : M. Vincent pourquoi vous dépourié vous ainsi de vos vêtements et vous ete d'une aussi noble famille de pasteure hollandais. Il répondait. Je suis l'ami de pauvre comme l'état le Ségneure Jesus elle répondait vous n'êtres plus dans les conditions normales.

« Cette même année arriva une explosion de grisou au puits nº 1 du Charbonnage Belge où plusieurs ouvrié fure brûlée. Nous ami Vincent n'ut aucun repos jour et nuits découpant le reste de son linge pour en fabriqué des grandes bantes

(1) Avec des toiles d'emballage.

avec de la sire et de l'huile d'olive pour courir aux brulée de la catastrofe.

« L'umanité de notre ami ne faisaits que augmenter de jour en jour et cependant la persé-quitions lui augmenter continuellement. Les reproche des membres du Consitoire ne sessait de redoubler injur lapider cependant restant toujoure dans le plus profond abésement. Il revint un jour à la maison il se mi a cracher sur le soubassement de la maison. C'était encore trop de lux pour lui il lui aurait fallut rester dans une chaumière. Sa nourriture était du riz et du siropt mélasse pas de beurre sur son pains.

« Cependant il était toujours aux étude sur une soirée il lisaits un volume de 100 page, pendant la semaine il avait fondé une école pour les enfants les aprenant à être dan la crainte de Dieu et en même temps occupé au dessin de fautografies et de charbonnage.

« Et par un jour de forte chaleur un violan orage fut déchainer sur notre régions. Que fi notre ami il alla se placer en plain champs pour regardé les grandes merveilles du Dieu et ainsi revenant mouillé jusque os. Se fut ainsi que notre ami se fit chasser de son ministère il parti pour Pari ou nous n'avons plus eu de sest nouvelle. Et quand il marchait sur le bord du chemin, cher ami

Monsieur Pierrard, je ne saurai vous en dire davantage, je n'avai que 14 ans à cette époque. »

Le souvenir de quelques traits est resté particulièrement vivace dans la famille Denis. Les mineurs de Wasmes, quand ils se rendaient à la fosse, revêtaient, par-dessus leur costume de toile grise, de vieilles vestes faites de toiles d'emballage, en guise de suroîts, pour se protéger contre les paquets d'eau qui tombent parfois des parois du puits, dans la cage. Cette tenue misérable excitait au plus haut point la pitié de Van Gogh. Un jour, il vit sur le dos d'un ouvrier ce mot imprimé dans la toile « Fragile ». Il ne rit point. Au contraire, il en parla pendant plusieurs jours aux repas, en s'apitoyant. On ne comprenait pas. Cela et l'épisode de l'orage, ce fut assez pour convaincre Mme Denis « que le jeune monsieur n'était pas comme tous les autres ». Son cœur de mère se fendait... Elle écrivit à la mère de Van Gogh, dépeignant la vie misérable que menait Vincent dans sa cabane. Une épidémie de typhus s'était déclarée dans la région. Vincent

avait tout donné, son argent et ses vêtements aux pauvres mineurs malades. Un inspecteur du Comité d'évangélisation avait trouvé que les « excès de zèle » du missionnaire confinaient au scandale et il n'avait pas caché son opinion au consistoire de Wasmes. Le père de Van Gogh partit de Nuenen pour Wasmes. Il trouva son fils couché sur un sac rempli de paille, affreusement affaibli et amaigri. Quelques mineurs aux visages affamés et souffreteux se pressaient autour de Vincent, dans la salle faiblement éclairée par une lampe pendue au plafond. De grandes ombres fantastiques dansaient sur les murs badigeonnés de vert... Le missionnaire se laissa entraîner comme un enfant et revint au foyer de Mme Denis.

Van Gogh fit des conversions célèbres parmi les protestants de Wasmes. On parle encore de ce mineur qu'il alla voir après un accident survenu au charbonnage de Marcasse. L'homme était un alcoolique « un incrédule et un blasphémateur », aux dires des gens qui m'ont conté l'anecdote. Quand Vincent se présenta chez lui pour le se-

courir et le consoler, il fut accueilli par une bordée d'injures. Il fut traité notamment, de « mâcheux d'capelets » (mâcheur de chapelets) comme s'il avait été un prêtre catholique. Mais la douceur évangélique de Van Gogh convertit l'homme.

On raconte aussi qu'à la période du « tirage au sort », de la conscription, des femmes venaient demander au saint homme de leur indiquer le passage des Écritures qui devaient servir de talisman à leurs fils pour qu'ils prissent un bon numéro, les dispensant du service de la caserne !...

***

On trouve des traces du passage de Van Gogh au Borinage dans les archives des communautés protestantes. Il y a notamment un rapport de l'église de la rue du Bois à Wasmes, dirigée sous les « hauspices (*sic*) du synode ». Ce rapport, je l'ai transcrit et voici ce qu'on y lit :

« Monsieur le Pasteur Peron, de Dour, est venu à Wasmes. Voyant le nombre (de membres sans

doute) et les œuvres qu'ils pouvaient se faire, il s'est entendu avec Messieurs Neven, Jean Andry et le dit Peron tous trois pasteurs de la direction de la S^te^ Synodale, d'envoyer notre situation au comité synodal afin de savoir s'il pouvait nous venir en aide.

« Après avoir reçu l'admission, M. Peron est venu à Wasmes et, s'étant mis d'accord ensemble, ils sont venus à tour de rôle faire le service dans une salle que M. Peron avait visitée avec les membres du Consistoire.

« Après un laps de temps écoulé de un an et demi environ la Société synodale a bien voulu nous envoyer M. Vincent; ensuite est venu M. Huton, tous deux évangélistes pendant environ quatre ans.

« Nous avons été puissamment aidés dans l'œuvre d'évangélisation ! »

Et voici le rapport 1879-1880, de l'union des Églises protestantes de Belgique, au chapitre : Wasmes.

« L'essai qui a été fait en acceptant les services d'un jeune homme hollandais, M. Vincent Van Gogh, qui se croyait appelé à évangéliser dans le Borinage, n'a pas donné les résultats qu'on en attendait. Si, aux admirables qualités qu'il dé-

ployait auprès des malades et des blessés, au dévouement et à l'esprit de sacrifice dont il a fourni maintes preuves en leur consacrant ses veilles et en se dépouillant pour eux de la meilleure partie de ses vêtements et de son linge, s'était joint le don de la parole, indispensable à quiconque est placé à la tête d'une congrégation, M. Van Gogh aurait certainement été un évangéliste accompli.

« Sans doute il ne serait pas raisonnable d'exiger des talents extraordinaires. Mais il est constant que l'absence de certaines qualités peut rendre l'exercice de la principale fonction de l'évangéliste tout à fait défectueux.

« C'était malheureusement le cas de M. Van Gogh. Aussi le temps d'essai expiré — quelques mois — a-t-il fallu renoncer à l'idée de le conserver plus longtemps.

« L'évangéliste actuellement à l'œuvre, M. Hutton, a pris possession de sa charge le 1er octobre 1879 ! »

*
* *

« Qu'allons-nous faire maintenant? », écrit Vincent à son frère. « Jésus aussi était calme dans la tempête. » Les lettres de

Vincent datant de cette époque sont parmi les plus émouvantes qu'il ait écrites. Le conflit entre le mysticisme religieux et le sentiment esthétique qui finira bien par triompher est à son paroxysme. Il décrit avec une justesse étonnante le paysage de Wasmes qui devait par la suite tenter bien des fois le pinceau de Constantin Meunier : « Ces jours derniers, écrit-il, le 26 décembre, c'était un tableau curieux avec la neige blanche le soir, à l'heure du crépuscule, quand les travailleurs rentraient chez eux de la mine. Ces gens sont complètement noirs quand ils reviennent au jour du fond des sombres mines. Ils ressemblent à des ramoneurs de cheminées. Leurs maisons sont pour la plupart petites; on pourrait les appeler plutôt des huttes, éparpillées le long de ces chemins creux, au flanc des collines. Par-ci par-là, on voit encore des toits moussus et le soir, la lumière luit amicalement aux fenêtres à petits carreaux. »

Vincent raconte qu'en dehors des grandes réunions qu'il préside dans son « salon »,

UNE AVENUE D'ARLES

il assiste à des lectures de l'Évangile dans les maisons ouvrières (1). Il leur a parlé notamment sur le thème de la graine de moutarde (?), sur le figuier stérile, l'aveugle-né et l'étable de Bethléem.

Notre Hollandais s'assimile quelque peu le rude patois wallon de ses ouailles.

Et revoici un tableau qui a la vigueur d'un Baertsoen : « Il a dégelé cette nuit et je ne puis te dire à quel point ce pays monstrueux est pittoresque maintenant avec le dégel, alors que la neige fond et que les champs noirs avec le vert du blé d'hiver redeviennent visibles. »

Vincent ne cesse de dire son affection grandissante pour ces populations boraines au milieu desquelles il vit. Il trouve que ces gens ont quelque chose de simple et de cordial. Mais en même temps, avec beaucoup de perspicacité, il note que ces Borains ont une haine instinctive pour quiconque veut briser leur indépendance. Dans une lettre d'avril 1879, il raconte sa

(1) La pratique est courante encore chez les protestants du Borinage.

descente à Marcasse, « l'une des mines les plus anciennes et les plus dangereuses de la région ». Il va jusqu'à l'étage de 700 mètres. Il décrit fort exactement le travail de la mine, illustrant sa lettre de quelques croquis fort simples.

1879, année tragique : une épidémie de typhus « la sotte fièvre » survint, et puis une grande catastrophe endeuilla le pays (le coup de grisou de l'Agrappe à Frameries). Vincent se dévoua sans compter pour soigner les malades et les brûlés, au visage noir et boursouflé. Une grève éclata ensuite : les mineurs révoltés ne voulaient plus entendre personne, sinon « l'pasteur Vincent » en qui ils avaient confiance. Cependant, Van Gogh dessinait de plus en plus. Un jour, il part pour Bruxelles à pied. Il arrive chez le pasteur Pietersen, déguenillé, les pieds en sang, porteur de quelques-uns de ses dessins (Pietersen fait de l'aquarelle en amateur). L'accueil est cordial, réconfortant. Il est décidé que Van Gogh repartira pour le Borinage, mais il ira cette fois dans une autre commune, à Cuesmes.

LA RÉVOLTE

Cependant, une transformation étonnante s'est faite en lui : les considérations religieuses et les textes bibliques se font de plus en plus rares dans ses lettres jusqu'à disparaître tout à fait. Il dessine beaucoup, lit passionnément Shakespeare, Dickens, Hugo, Michelet. Mais il est sans but précis : « Mon tourment n'est autre que ceci, écrit-il à son frère (1) : à quoi pourrais-je être bon, ne pourrais-je pas servir et être utile à quelque chose ? »

Toujours ce besoin de servir et de consoler les hommes, ses frères. Mais peu à peu, il voit clair en lui et à la fin de son séjour à Cuesmes, c'est comme un cri de délivrance qu'il lance quand il écrit : « Je me suis dit je reprendrai mon crayon, je me remettrai au dessin et dès lors, tout a changé pour moi. Ne crains rien, si je puis continuer à travailler, je remonterai encore. »

Il passe le rude hiver de 1879 à 1880 dans

(1) Cette lettre, très belle, est en français.

un dénuement extraordinaire. C'est tout juste si de temps en temps quelques subsides de son frère ou de ses parents viennent lui assurer le morceau de pain dont il a besoin pour subsister. Avec quelques francs en poche, il entreprend des voyages à pied. Il se rend à Bruxelles, à Tournai, à Maria-Hoorebeke, un village de la Flandre Orientale qui fut toujours un îlot de protestantisme en terre catholique. Mieux ! Vincent se rend à Courrières, dans le Pas-de-Calais, où habite Jules Breton, peintre et poète pour l'œuvre duquel il nourrit une grande admiration. Vincent couche dans les granges, dans une meule de foin, dans une voiture abandonnée, toute blanche de givre et essaie de vendre ses dessins en cours de route. Il arrive à Courrières, voit l'atelier tout neuf de l'auteur des *Champs et la Mer* et, impressionné, gêné... bat en retraite, sans oser se présenter. Il va marcher encore deux ou trois jours dans l'âpre bise pour regagner la maison du mineur Decrucq à Cuesmes.

Vincent s'analyse en termes émouvants

dans les lettres qu'à cette époque il adresse à son frère :

« Je suis dans une espèce de cul-de-sac ou de gâchis, écrit-il. Ce qui est la mue pour les oiseaux, le temps où ils changent de plumage, cela c'est l'adversité ou le malheur, les temps difficiles pour nous autres, être humains. On peut y rester dans ce temps de mue, on peut aussi en sortir comme renouvelé, mais toutefois cela ne se fait pas en public, c'est guère amusant, c'est pourquoi donc il s'agit de s'éclipser... Moi, je suis un homme à passions, capable et sujet à faire des choses plus ou moins insensées dont il m'arrive de me repentir plus ou moins.

« ... Lorsque j'étais dans un autre entourage, dans un entourage de tableaux et de choses d'art, tu sais bien que j'ai pris alors pour cet entourage-là une violente passion, qui allait jusqu'à l'enthousiasme. Et je ne m'en repens pas, et maintenant encore, loin du pays, j'ai souvent le mal du pays, du pays des tableaux (1). »

(1) En français.

Et il fait un retour en arrière, rappelle sa vie ratée, la succession de ses expériences désastreuses : « l'avenir est pas mal sombre », ajoute-t-il. « Jusqu'à quand, ô mon Dieu ! » « Mais quel est ton but défini, diras-tu ; ce but devient plus défini, se dessinera lentement et sûrement, comme le croquis devient esquisse et l'esquisse tableau, au fur et à mesure qu'on travaille plus sérieusement, qu'on creuse davantage l'idée d'abord vague, la première pensée fugitive et passagère à moins qu'elle devienne fixe. »

Et le voilà qui parle avec dédain des « Messieurs évangéliques, incapables d'émotion humaine ». C'est la révolte ! Il ne veut pas qu'on le considère comme un fainéant.

« Il y a celui qui est fainéant par paresse et lâcheté de caractère, par la bassesse de sa nature, tu peux si tu juges bon me prendre pour un tel.

« Puis il y a l'autre fainéant, le fainéant bien malgré lui, qui est rongé intérieurement par un grand désir d'action, qui ne fait rien, parce qu'il est dans l'impos-

siblité de rien faire, puisqu'il est comme en prison de quelque chose, parce qu'il n'a pas ce qui lui faudrait pour être productif, parce que la fatalité des circonstances le réduit à ce point. Un tel ne sait pas toujours lui-même ce qu'il pourrait faire, mais il sent par instinct : pourtant, je suis bon à quelque chose, je me sens une raison d'être ! je sais que je pourrais être un tout autre homme. Il y a quelque chose au-dedans de moi, qu'est-ce que c'est donc? »

Et Vincent travaille, lit, dessine toute la journée. Il copie Millet *(le Semeur)*, les planches du cours de Bargue, note les attitudes des mineurs borains se rendant au travail ou arrachant leurs pommes de terre.

« J'ai griffonné, dit-il, le 10 août 1880, un dessin qui représente des charbonniers sclôneurs et sclôneuses (1) allant à la fosse le matin dans la neige, sur un sentier, le long d'une haie d'épines, des ombres qui passent, vaguement discernables dans le crépuscule. Au fond s'estompent contre

(1) On écrit : « sclauneur » et « sclauneuse » : (ce sont les hiercheurs et hiercheuses).

le ciel les grandes constructions du charbonnage et du terril. »

Ce dessin est reproduit à la page 218 du premier tome de la correspondance. On n'imagine rien de plus informe ni de plus gauche. Nous sommes loin des barques des Saintes-Maries-de-la-Mer dessinées à la plume avec la sûreté, la fermeté, l'élégance des Japonais.

Van Gogh se rend compte de son insuffisance. Mais il espère « que ces épines porteront fleur blanche à leur heure et que cette lutte en apparence stérile, n'est autre chose qu'un travail d'enfantement. La douleur d'abord, puis la joie après ». Il voudrait être en possession d'un métier plus solide pour pouvoir camper des charbonniers et des... tisserands.

« L'homme du fond de l'abîme, *de profundis*, c'est le charbonnier, l'autre, à l'air rêveur, presque songeur, presque somnambule, c'est le tisserand. »

Il affirme que le Borinage est tout aussi pittoresque que le vieux Venise, que l'Arabie, la Bretagne, la Normandie, la Picardie

ou la Brie. Ce n'est pas moi, Borain exilé dans Bruxelles, qui vais y contredire...

***

J'ai reçu naguère d'un de mes concitoyens protestants, M. G. Delsaut, qui l'a connu à Cuesmes en 1880, ces quelques notes sur Vincent Van Gogh, que je transcris sans rien y changer :

« C'était un jeune homme intelligent, parlant peu — toujours pensif. Il vivait très sobrement : en se levant le matin déjeunait de deux tartines de pain sec, buvait une grande tasse de café noir et froid. En dehors des repas, buvait de l'eau. Il mangeait toujours seul ou s'arrangeait à ne pas manger en société. En mangeant dessinait sur les genoux ou lisait. Tout son temps était employé à dessiner. Se rendait souvent au bois de Ghlin, au cimetière de Mons, et souvent à la campagne.

« Dessinait surtout beaucoup de paysages, château, berger avec son troupeau, vaches dans les pâturages.

« Le tableau le plus frappant et qui est resté dans la mémoire de ma belle-sœur, chez qui il logeait, est le dessin représentant la famille en

train de faire la récolte des pommes de terre; les uns bêchant, les autres (les femmes) ramassant les pommes de terre.

« Il a laissé des dessins et des livres mais tout cela a aujourd'hui disparu par la dispersion de la famille.

« Il paraissait 35 ans à cause de sa tenue un peu étrange, mais n'en avait que 25 environ.

« La pension était payée par son père qui lui envoyait l'argent. Il dépensait beaucoup d'argent à acheter des bibles et nouveaux testaments qu'il distribuait gratuitement en allant faire de la peinture.

« Son père dut venir une fois à Cuesmes, pour mettre fin à ses dépenses en livres.

« Il partait faire de la peinture un pliant sous le bras et sa boîte sur le dos comme un colporteur.

« Quand il éprouvait de l'ennui il se frottait les mains à n'en plus finir. »

*
* *

Cherchons dans la personnalité morale du Van Gogh que nous connaissons bien, la trace ou le reflet de cet apostolat, qui dura près de deux ans. Dans la véhémence que traduisent les toiles d'Arles et d'Auvers-

sur-Oise, Meyer-Graefe, reconnaît la passion d'un homme « qui, toute sa vie durant, ne connut rien de meilleur que de se donner ».

Alors qu'il est tout à son effort d'artiste, l'ancien évangéliste ne cesse de prêcher la bonne parole. A chaque instant, dans les lettres à Emile Bernard, il exalte l'idée d'une collaboration des peintres, de l'entr'aide, d'une chaude fraternité dans l'accomplissement d'une grande œuvre esthétique collective.

Malgré l'audacieuse originalité de son art, il témoigne à chaque instant d'un rare éclectisme dans la façon dont il juge un Fantin-Latour, un Ziem, un Maris ou Mauve, son premier maître, tous si éloignés de lui. Il a horreur du sectarisme.

« Les tableaux nécessaires, dit-il, indispensables pour que la puissance actuelle soit entièrement elle et monte à une hauteur équivalente aux cimes sereines qu'atteignirent les sculpteurs grecs, les musiciens allemands, les écrivains de romans français, dépassent la puissance d'un individu et ils seront créés probablement par des troupes

d'hommes se combinant pour exécuter une œuvre commune. »

A chaque instant, il revient à son idée d'une association, d'une sorte de coopérative de production des artistes d'avant-garde qu'il appelle pittoresquement « le petit boulevard ». Il veut créer des ateliers dans le Nord et le Midi, emploie toute son éloquence à persuader Gauguin de la grandeur de l'effort en commun. Collaborer ! Lutter contre l'égoïsme de son temps : il y a, remarque fort justement Meyer-Graefe, dans cette préoccupation constante de Van Gogh, une formule de socialisme supérieur. Son mysticisme se retrouve dans son art : il n'est pas loin d'avoir formulé une sorte de mystique des couleurs. Dans ses lettres, que de lyriques litanies à la louange du jaune !

« J'ai fait peindre en jaune la petite maison que j'habite, écrit-il d'Arles à Emile Bernard, parce que je veux que ce soit pour chacun la maison de la Lumière. »

Quant à ses opinions d'artiste sur la Bible, elles sont du plus haut prix.

« Tu fais très bien de lire la Bible, écrit-il à Emile Bernard. Involontairement, en lisant les citations multiples de Moïse, de Saint-Luc, tiens, me dis-je, il ne lui manquait plus que cela, ça y est maintenant en plein... la névrose artistique; car l'étude du Christ la donne inévitablement, surtout dans mon cas où c'est compliqué par le culottage de pipes innombrables. »

Voilà qui est un peu irrévérencieux pour un ancien missionnaire. Il n'aime guère l'ancien Testament.

« Mais la consolation de cette Bible si attristante qui soulève notre désespoir et notre admiration — nous navre pour tout de bon, tout outré par sa petitesse et sa folie contagieuse — la consolation qu'elle contient, comme un noyau dans une écorce dure, une pulpe amère, c'est le Christ. »

Cependant il ne comprend pas les artistes qui peignent encore à notre époque des annonciations ou des mises au tombeau.

« Ah ! il est sans doute sage, juste, d'être ému par la Bible, s'écrie-t-il; mais la réalité moderne a tellement prise sur nous que, même en cherchant abstraitement à reconstituer les jours anciens dans notre pensée, les petits événements de notre

vie nous arrachent à ce moment même à ces méditations, et nos sensations proportionnelles, et nos aventures propres nous rejettent de force dans les sensations personnelles, joie, ennui, souffrance, colère ou sourire.

« La Bible ! La Bible ! Millet, dès son enfance était éduqué là-dedans, ne faisait que lire ce livre-là ! Et pourtant jamais, ou presque jamais, il ne fit de tableaux bibliques. »

Voyons maintenant quelle influence cette étrange période boraine de la vie de Van Gogh eut sur le développement de sa personnalité d'artiste. On peut dire que c'est alors que celle-ci se précisa. Il le confirme lui-même dans une lettre écrite de La Haye le 15 août 1882 et qu'a publiée la revue *Van Nu en Straks* (nº 3, 1896) :

« Il y a maintenant environ deux ans que j'ai commencé à dessiner au Borinage. »

Je ne sache pas qu'on ait conservé beaucoup de ses œuvres de début. Mme veuve Théodore Van Gogh nous assura naguère qu'on a perdu la trace des dessins qu'a faits à cette époque son beau-frère. Ce que

LA CHAMBRE JAUNE (ARLES)

je sais, c'est qu'il a dessiné alors, outre les croquis de charbonnages et de mineurs auxquels j'ai fait allusion plus haut, plusieurs portraits, dont celui de son hôtesse, Mme Denis. Quoi qu'il en soit, voici ce qu'écrivait en octobre 1905, dans la revue hollandaise « Elsevier », l'un de ceux qui ont le mieux étudié la vie de Van Gogh et son évolution : M. J. Cohen-Gosschalck : « Les temps qu'il passa au Borinage parmi les mineurs fut certainement l'un des plus critiques dans son développement. L'artiste qui surtout en lui vibrait se sentit puissamment remué par toute la souffrance qui l'entourait et par cette nature d'une sombre grandeur. Jusque fort tard dans la nuit, il travaillait pour tâcher de noter ce qu'il avait vu dans la journée. Il demande à son frère de lui envoyer les *Travaux des Champs* de Millet... »

L'aspect de ce village de Wasmes, tout raviné, avec ses maisonnettes à toit rouge, badigeonnées de jaune, de bleu pâle ou de blanc, avec ses vergers entourant des charbonnages et de formidables terrils noirs,

avec sa Maison du Grisou (1), était bien fait pour l'émouvoir profondément. Qu'il ait rapporté en Hollande ses premières œuvres, ses premiers dessins du Borinage, cela est attesté tout au moins par les souvenirs de sa sœur.

« Le génie, dit-elle, avait enfin trouvé sa voie. Le jeune homme avait commencé à peindre. Il montra à sa famille des dessins rehaussés d'aquarelle qu'il avait faits d'après la vie des mineurs. Ce n'était pas encore beaucoup, il avait eu son temps suffisamment rempli là-bas par autre chose ; cependant, ces dessins étaient vivants : un mineur devant sa chaumière ayant beaucoup d'analogie avec nos chaumières de Drenthe, coiffée d'un haut toit de chaume, couvert de mousses, aussi bigarré dans la lumière du soleil que des mosaïques de couleur.

« Un couple de travailleurs des mines, homme et femme, avec des bras et des jambes qui, à cause de leur maigreur, paraissaient beaucoup trop longs, chacun portant sur le dos un sac ignoble plein de gaillettes et faisant de grands pas sur un chemin couvert de scories...

(1) Une chaumière au flanc d'un crassier, où l'on fait la cuisine en se servant du terrible gaz « grisou », dilué, capté dans un puits de mine abandonné.

« Comment, dit encore Mme E. Duquesne-Van Gogh, à ce futur peintre, les types de mineurs auront-ils paru, noirs et tordus, jamais frais et resplendissants comme d'autres hommes qui, eux aussi, gagnent leur pain à la sueur de leur front, mais sous le cher soleil de Dieu? Les femmes, peu attirantes, la chevelure protégée contre la poussière par une barrette noire, vieillies avant l'âge. »

Van Gogh n'aurait-il pas vu à côté de tous ces déchus, de tous ces géants épuisés par un travail exténuant, les jeunes sclauneurs robustes, les « ramascailles », fillettes employées aux triages, ou les glaneuses de charbon qui grimpent jusqu'au faîte des terrils avec une souplesse de jeunes chèvres et dont les coiffures, des barrettes bleues enserrant les cheveux, font, malgré toute la poussière, penser à Tanagra?

Les premières œuvres peintes par Van Gogh se ressentent étonnamment de ce qu'il a vu au pays noir. Ce sont surtout des scènes de la vie paysanne dans le Brabant hollandais, des types observés à Nuenen, « étonnants visages de travailleurs aux

nez énormes, aux bouches lippues, aux airs niais et féroces dont les *Mangeurs de pommes de terre*, une effroyable toile, furent le dénouement » (Emile Bernard). Je fais toutes mes réserves quant à la niaiserie et à la férocité des mineurs borains, mais ces figures noires et osseuses, aux apophyses énormes, ces grosses lèvres que nous montrent les paysans, les terrassiers, les tisserands peints par Van Gogh au début de sa carrière, ce sont là des traits qui rappellent avec une force singulière la vaillante race du pays noir.

*
* *

Vincent conserva toute sa vie un intense souvenir des deux années passées au Borinage. A dix ans de distance, il en reparle fréquemment dans ses lettres à Emile Bernard ou dans celles qu'il écrivit d'Arles à son frère Théodore (de 1887 à 1891) et qu'a publiées le Mercure de France (t. II, 1897).

Dans l'une d'elles, il parle d'un ami qui

est venu lui rendre visite en Provence et qui, dit-il, « songe sérieusement à aller peindre les charbonniers du Borinage ».

De quel peintre Van Gogh parle-t-il? Une note d'Emile Bernard précise quelque peu : « L'ami dont il est ici question a tenu sa promesse. Il est allé dans le Borinage et a vécu parmi les mineurs; il a exposé aux Indépendants, en 1893, quatre toiles, très remarquables et très grandes : une vue générale du coron de Frameries, une vue des usines et une vue du vieux Coron. Nous ne saurions trop l'engager, comme Van Gogh, à continuer les intéressantes études où il se particularise (1). » Dans une autre lettre, Van Gogh reparle de ce Belge qui lui a fait une nouvelle visite. Il lui a exposé le projet, le rêve qui ne cesse de le hanter et qu'il a communiqué tant de fois à Bernard et Gauguin : la création de colonies d'artistes, d'ateliers communistes dans le Nord et le Midi :

« Si moi je garde, dit Vincent, un logement

(1) Il s'agit du frère de Mme Anna Boch, peintre elle-même.

dans le Midi, lui devrait bien garder une espèce de station dans les charbonnages. »

« Je t'écris, dit une autre fois Vincent à son frère, en attendant B. le Belge, qui va partir ce matin de bonne heure ; il a déjà 23 ans, dont 10 ans de Paris et de voyage; quoique jusqu'ici il n'ait pas encore été grand'chose comme peintre, si, par son retour au pays, il peut secouer enfin sa fainéantise, produit de l'énervement parisien et de la fréquentation des fainéants, alors il se trouvera à l'entrée, tout de suite, d'une carrière de vrai peintre. »

Et ceci, qui montre quelle affection sûre il garde dans son souvenir aux mineurs qu'il évangélisa :

« B. est bien de son pays, car dans son parler et dans ses manières, moi, je reconnais fort bien l'accent et la timidité de ces charbonniers auxquels je pense encore si souvent. »

Parmi les « gueules noires » de mon pays, Van Gogh montra qu'il était un grand cœur, un grand camarade, selon le vœu de Walt Whitman, en même temps qu'un artiste sensible à l'humaine beauté de notre temps. Cet homme « fou de couleur » fut également fou d'universelle fraternité.

L'ARTISTE S'ÉVEILLE

La crise religieuse est passée. Van Gogh se libère. Il souffrira longtemps encore, il souffrira jusqu'à son dernier souffle, mais cette fois, il a trouvé sa voie. Il sera, il ne peut être qu'un artiste. S'il parle de Dieu encore dans ses lettres, c'est pour dire qu'il ne veut pas d'un Dieu *empaillé* comme celui qui est cher aux *dominees*, aux prédicants, lesquels considèrent bientôt l'ancien évangéliste comme un athée.

Au mois d'octobre 1880, il quitte la maison du mineur de Cuesmes, où il partageait la chambre et le lit d'un des enfants et le voilà fixé à Bruxelles, 72, boulevard du Midi. Il va connaître, comme partout d'ailleurs, dans les années qui vont suivre, la plus noire misère. A ce frère admirable qui, sans cesse, l'aide de ses deniers, prélevés sur le modeste traitement que paie la maison Goupil, Vincent rappelle de temps en temps la parole de Bernard de Palissy : « Pauvreté empêche les bons esprits de parvenir. »

Sur le conseil de ce frère, le dessinateur malhabile va rendre visite à Roelofs, un peintre hollandais fixé à Bruxelles, et celui-ci l'engage à fréquenter les cours de l'académie où l'enseignement est gratuit. Il fait aussi la connaissance d'un autre peintre hollandais, Van Rappard, d'une rare douceur de caractère, qui fera plus tard un portrait de lui et se révélera un ami dévoué.

Vincent vit de pain sec et de marrons qu'il achète au coin des rues. En janvier 1881, il parle à son frère d'une douzaine de dessins qu'il vient de terminer, au crayon et à la plume. « Ça ressemble vaguement, dit-il, à certaines gravures sur bois anglaises, mais plus maladroit, plus gauche encore. »

On n'imagine rien de plus malhabile que ces premiers essais. Il copie des squelettes, des pièces anatomiques, demande à ses parents de l'aider à réunir une collection de costumes dont il veut vêtir ses modèles : un sarrau bleu de paysan brabançon, le costume de toile grise des

mineurs, leur chapeau de cuir bouilli, des sabots, un suroît de pêcheur de Scheveningue. Il dessine, dessine obstinément. « Where there is a will, there is a way », écrit-il à son frère. Son ambition est d'être celui qui, par la plume ou le crayon, héroïsera les travailleurs de la terre, de la mine, de la mer. « Une belle madame, dit-il, qui fronce le nez devant un rude travailleur aux vêtements trempés de sueur, ne peut naturellement pas comprendre pourquoi un artiste se rend parmi les pêcheurs de Heyst ou les mineurs du Borinage et descend jusqu'au maintenage d'une mine, et elle en vient à cette conclusion que je suis fou. »

Il est assez intéressant de souligner que Van Gogh n'a pu soupçonner alors que Constantin Meunier serait un jour l'artiste que lui-même rêvait d'être. Il le cite une fois seulement mais à cette époque C. Meunier n'avait pas encore parcouru le Borinage en compagnie de Camille Lemonnier, et il s'en tenait à ses tableaux d'histoire, à ses souvenirs d'Espagne. Van

Gogh cite fréquemment au contraire Charles de Groux, pour lequel il éprouve une admiration compréhensible.

NOUVELLE DÉCEPTION AMOUREUSE

Au printemps de 1881, Vincent revient se fixer à Etten, chez ses parents. Il dessine, en plein air, passionnément, les types paysans de son Brabant natal et peu à peu, le métier devient plus ferme. C'est pendant ce séjour dans la paisible maison du pasteur (avril à décembre 1881) que Van Gogh connaîtra la deuxième grande et cruelle déception amoureuse de sa vie. On se rappelle qu'il avait été repoussé à Londres, lors de son premier séjour, par la belle Ursule Loyer, gardienne de pouponnière... A Etten, l'artiste s'éprend d'une sienne cousine, restée veuve depuis peu de temps avec un enfant. Tout d'abord, il garde son « self-control » et rien n'est plus amusant que cette lettre bien stendhalienne (3 septembre) où il analyse avec ludicité les différentes phases et nuances de l'amour. Mais le sentiment qu'il éprouve pour la fière, pour l'austère K. devient bientôt de la passion. Un jour qu'il s'en ouvre devant elle, elle lui répond : « Non, jamais,

jamais plus ! » Elle a beau fuir. Il s'obstine. Il lui écrit des lettres interminables et cela finit par provoquer dans la famille une petite révolution. Le pasteur se fâche. Il y a longtemps que la chaudière est sous pression. D'un coup, il reproche à son fils de leur être à charge, d'être un *raté, d'avoir des lectures immorales :* Michelet, Hugo et autres succédanés de l'Antéchrist, sans compter l'obstination ridicule qu'il met à solliciter la main de leur nièce.

Pauvre Van Gogh ! Il faut qu'il reprenne le bâton du pélerin et s'en aille à l'aventure et cela au moment où il sentait le mieux se préciser sa vocation d'artiste parmi les simples de son pays natal. Il demande un peu d'argent encore à Théo. « Même, si je tombe 99 fois, lui dit-il, la centième fois, je serai debout aussitôt. »

La situation est devenue intenable à Etten et dans les premiers jours de décembre, Vincent part pour La Haye.

LA MOISSON (DESSIN)

L'ÉLÈVE DE MAUVE

A La Haye, pendant la période sombre, difficile mais décisive qui commence, Van Gogh rencontrera un vieil artiste qui lui rendra un grand service en lui inculquant un métier plus sûr, en lui corrigeant ses dessins, en lui apprenant à peindre. Cet artiste, c'est Anton Mauve, qui de concert avec les autres M. (deux des Maris tout au moins) a, dans tous les musées et toutes les collections particulières de Hollande, des troupeaux de moutons (gentils ! gentils !) et de vaches qu'il ne s'est point donné la peine de varier. Mauve est un sien cousin. Il a entendu vaguement parler de ce jeune homme qui est maintenant près de la trentaine et a essayé de tout sans nulle part persévérer. « J'ai toujours pensé que tu étais un fruit sec, dit-il, mais je vois qu'il en est autrement. »

Vincent ne se contente plus de dessiner. Il peint dans l'atelier de Mauve des natures mortes et, au quartier des pêcheurs à Scheveningue, fait quelques aquarelles.

« Théo, que la couleur est une grande chose ! » écrit-il avec un naïf enthousiasme. L'élève peintre, sans cesse aux prises avec des difficultés d'argent, fréquente la Mauritshuis. J'imagine que dans ce délicieux petit musée, il aura senti son cœur battre, non seulement devant les Rembrandt mystérieux, *Saül* ou *Homère*, non seulement devant le voluptueux *Paradis* de Rubens, les Holbein et les petits maîtres facétieux, mais encore devant des œuvres d'une qualité aussi fine que le paysage de ville de Vermeer de Delft dans lequel est en germe, autant que dans Constable, tout l'art moderne du paysage.

Le goût de Van Gogh d'ailleurs s'est affiné. Dans ses lettres, il ne cite plus pêle-mêle les noms les plus disparates, le meilleur à côté du pire, mais il célèbre en termes délicats la maîtrise d'un maître méconnu comme Fabricius, éclipsé par le rayonnement de Rembrandt. Il aime certains modernes hollandais mais redoute de se laisser influencer par eux.

Malgré la reconnaissance qu'il avait con-

tractée envers Mauve, il devait se brouiller avec lui et le quitter avec fracas. Un jour que le maître conseillait à son élève de dessiner d'après les plâtres et qu'il avait placé une tête d'Apollon dans un éclairage favorable, Vincent, dont la mémoire était toute pleine de rudes visages borains ou brabançons, se fâcha, jeta le plâtre à terre et se sauva pour ne plus revenir...

Il n'avait point entièrement renoncé à l'espoir de conquérir le cœur de sa cousine. Il se rendit un jour chez l'oncle Stricker à Amsterdam. Mais l'austère K. qu'on attendait demeura invisible. Vincent dut bien se rendre à l'évidence : elle ne l'aimerait jamais. Il chercha une consolation dans la lecture de... Michelet : *La femme, la religion et le prêtre.*

UNE MAITRESSE

Dans les premiers jours de 1882, malgré son propre dénuement, il recueille une malheureuse avec cinq enfants, une femme qui est descendue au dernier degré de l'abjection, et qui, après un séjour à l'hôpital, revient auprès de Vincent, boit du bitter, fume le cigare et jure comme un sacripant. L'ancien évangéliste se contente de dire avec charité : « Elle n'a jamais vu ce qui est bon. — Comment peut-elle être bonne elle-même ? »

C'est un peu l'histoire de *Résurrection* qu'il vit avec cette femme. Mais en même temps, il dépense à son profit et au profit de ses cinq moutards, les trésors de tendresse inemployés qu'il a au fond de lui-même. Voici comment il la décrit après la première rencontre : « Je trouvai une femme pas très jeune, pas très belle, grande et solidement bâtie, elle n'avait pas précisément des mains de dame comme K. mais les mains d'une qui travaille beaucoup. Elle avait quelque chose d'une vivante

figure de Chardin ou Frère ou peut-être Jan Steen. Enfin, ce que les Français appellent *une ouvrière.* » Et faisant allusion au passé de cette femme : « Ce n'est pas la première fois que je ne peux offrir aucune résistance à un penchant pour ces femmes que les pasteurs maudissent et méprisent du haut de leur chaire. Je ne les maudis pas, je ne les juge pas, je ne les méprise pas. »

Cette vie de Vincent à La Haye provoque un grand scandale dans toute sa famille et parmi les « deftige heeren » qu'il a rencontrés jusqu'alors. Un seul homme lui demeure fidèle, continue à s'intéresser à lui, à l'aider de ses conseils et de ses deniers : c'est l'admirable frère qui, pourtant, venant un jour de Paris, comprendra sur-le-champ, que Vincent doit se séparer de cette femme à jamais déchue. Elle a servi de modèle pour des dessins aujourd'hui célèbres de Van Gogh : *Sorrow, The great Lady,* d'un art où persiste une sentimentalité humanitaire que nous allons voir s'atténuer peu à peu.

L'artiste, alors, dessina et peignit pendant quelque temps en compagnie de Breitner, le peintre vigoureux auquel nous devons le beau nu du Stedelijk Museum d'Amsterdam et tant de paysages des grandes villes hollandaises sous la pluie ou la neige.

De plus en plus, au milieu de son existence orageuse, de ses aventures sentimentales, Van Gogh prend conscience de ses progrès d'artiste. Il sait maintenant ce qu'il veut. Il est maître d'un métier de plus en plus ferme. *Il commence à vendre.* Sa joie s'exprime au printemps de 1882 dans ce post-scriptum enthousiaste où il y a comme une sorte de délire enfantin. (Il semble qu'on voie l'artiste danser de plaisir) : « Théo, c'est presque miraculeux ! Voilà en premier lieu l'annonce qu'une lettre de toi vient d'arriver. *Secundo,* voilà qu'arrive C. M. qui me commande douze petits dessins à la plume, des vues de La Haye, à un *rixdale* (1) pièce, prix par moi fixé, avec la promesse que s'il est content, il m'en commandera douze autres qu'il me

(1) 2 florins 50. Au pair : un peu plus de cinq francs !

paiera plus cher. *Tertio*, je rencontre Mauve qui promet de venir voir mes dernières œuvres. Donc, ça va, ça marche, ça ira encore ! ! Et puis quelque chose encore m'a touché, très touché. J'avais dit au modèle de ne pas venir — je n'avais pas dit pourquoi — mais la pauvre femme est venue quand même et je protestai. » « Je ne viens pas pour poser, dit-elle, mais pour voir si tu as à manger. » Elle avait apporté avec elle une portion de pommes de terre et de haricots.

« Voici quelques mots de Millet qui m'ont très ému : « L'art, c'est un combat. Dans l'art il faut y mettre sa peau. Il s'agit de travailler comme plusieurs nègres : J'aimerais mieux ne rien dire que de m'exprimer faiblement.

« C'est hier pour la première fois que j'ai lu ces dernières paroles de Millet mais auparavant, j'avais senti cela si bien. C'est pourquoi parfois j'éprouve le besoin d'exprimer ce que je sens non pas avec un pinceau tendre mais avec un gros crayon de charpentier ! »

LES PREMIERS TABLEAUX

Au mois de juin 1882, Vincent Van Gogh est à l'hôpital, en même temps que Breitner, malade lui aussi. Il lit Dickens et Zola, il « bloque » la perspective. En août, il commence réellement à peindre en plein air, dans les champs de pommes de terre et les potagers qui s'étendent aux confins de La Haye. « C'est, dit-il, un combat corps à corps avec la nature. » Il s'éprend de Daumier et de Henry Monnier et cela nous explique certaines lettres étonnantes comme celle où un dessin en marge représente un vieux à favoris, en chapeau haut de forme, assis les jambes croisées et sirotant sa tasse de café.

Les lettres de La Haye qu'il adresse à son frère en 1883, se font de plus en plus nombreuses et plus longues. Des croquis nerveux les illustrent. Ce sont des dissertations à bâtons rompus sur les sujets les plus divers et, bien entendu, sur l'art en particulier. On y trouve à chaque instant les aperçus les plus profonds sur la mission

de l'art et de l'artiste. De temps en temps passe comme un écho de la vie antérieure : « Un artiste n'a pas besoin d'être un prêcheur, un *dominee* mais il doit tout de même avoir un cœur chaud pour les hommes, ses frères. » De là, le faible qu'il garde pour l'art d'un Millet, d'un Breton, d'un Israëls.

Cependant, il comprend que l'artiste ne peut pas rester un esclave de son modèle, « sinon l'inspiration ne prend pas de forme plastique ».

Il fait une série d'aquarelles d'après ses notes et souvenirs du Borinage, représentant des femmes revenant du terril. « Je sens en moi, dit-il, un feu que je ne peux laisser éteindre, qu'au contraire je dois aviver, malgré que je ne sache pas à quoi cela va me mener. »

Il a ses moments d'intense mélancolie. « En quoi cela peut-il être bon à l'homme, dit-il, quand il est sombre, de se promener le long de la côte nue et de contempler la mer grise avec les longues raies blanches des flots ? On a besoin alors de quelque chose

AUX SAINTES-MARIES DE LA MER
(DESSIN)

de grand, quelque chose d'infini, où l'on puisse voir Dieu. Or, il me semble que j'ai vu quelque chose de plus profond, de plus infini, de plus éternel que l'océan dans les yeux d'un petit enfant qui s'éveille. S'il est un *rayon d'en haut*, certes on peut le trouver là. »

A propos de *Pot-Bouille* qu'il vient de lire, il écrit à Théo avec une rude fierté qui nous enchante : « Nous avons tout de même, dans nos racines, une autre vie de famille que celle de ce Mouret et pour le surplus, il y aura toujours en nous, je l'espère, quelque chose de la bruyère et des labours du Brabant, quelque chose que la vie des villes n'effacera pas. »

Vincent a cruellement souffert du refus de sa cousine. Il en reparle parfois avec une amertume infinie : « C'est et cela restera, dit-il, une blessure dont je souffrirai toute ma vie et qui ne guérira jamais. » Et il dit lui-même quel cours différent eût pris sa vie sans cette déception.

LES CAMPAGNES HALLUCINÉES

En septembre, il abandonne, sur les instances de Théo, le modèle de *Sorrow*, qui vient de mettre au monde à l'hôpital de Leyde un sixième enfant. Il lui laisse un peu d'argent et va, seul, désespéré, s'enfoncer dans les solitudes de la Drenthe, région de tourbières et de landes désertiques, située au nord-est de la Hollande, au voisinage d'Assen, sur la route de Groningue. Jusqu'en décembre 1883, il séjourne dans ce pays d'épouvante, parcourt les « campagnes hallucinées » du Veluwe, et les dessins, les toiles que lui inspirent les types et les sites de ces terres pauvres, ignorées du touriste fidèle à la Hollande des riches pâturages, font penser en vérité aux premières poèmes de Verhaeren, ceux de la série noire, des *Soirs*, de *Flambeaux noirs*, des *Campagnes hallucinées*, des *Apparus dans mes chemins*, où il semble que le poète incorpore au paysage sa propre douleur, les terreurs et les inquiétudes de sa neurasthénie. A la fin, Van

Gogh, déprimé, sentant les premières atteintes de la folie, s'enfuit et, oubliant tout ce qui le sépare de son père, les terribles démêlés qu'il a eus avec lui, va se réfugier comme un petit enfant au giron de sa mère, dans la maison que le pasteur habite à Nuenen, en Brabant.

LE CHARDIN DE NUENEN

Les deux vieux alors, voyant à quel point leur fils souffre, se montrent pour lui pleins de bonté, de tact, de patience, de prudence. Pour la première fois d'ailleurs, ils sont intéressés par son art, devinant qu'il y a dans ce garçon étrange et farouche l'étoffe d'un grand peintre. Vincent scandalise les bigotes de Nuenen, village en grande partie catholique, par ses allures et son accoutrement bizarres. Il ne fréquente que les chaumières des paysans et des tisserands les plus pauvres, restant des heures accroupi, dans la pénombre, à dessiner les hommes, les fillettes, les vieilles au visage de cire qui poussent la navette d'un rythme mécanique, le regard perdu dans l'au-delà.

Son atelier est installé dans deux chambres que lui loue le sacristain de l'église catholique. Et cet atelier sale, poussiéreux, est encombré de choses disparates : costumes paysans, sabots, coiffes, rouets, instruments, nids d'oiseau, esquisses et dessins

jetés pêle-mêle. Vincent y passe de longues heures, quand il n'est pas à battre la campagne, sous la pluie, la neige ou le soleil, s'exténuant, ne se nourrissant que de pain et de fromage. Les soirées autour de la lampe, dans la maison du pasteur, sont mornes infiniment. Les lettres que Van Gogh écrit à son frère pendant cette période sont remplies de plaintes amères et injustes : « Tu ne peux me donner une femme, ni un enfant, ni du travail, de l'argent, oui, mais à quoi bon si le reste me fait défaut? » Mais l'admirable frère, qui comprend, ne répond pas méchamment à ces abominables reproches.

Sa mère s'étant cassé la jambe dans un accident de voiture, Vincent, se souvient du temps où il a été infirmier volontaire au Borinage et la soigne admirablement mais il reste toujours aussi taciturne. C'est alors qu'il s'éprend d'une voisine, plus agée que lui, pas très belle, mais pleine d'esprit et de cœur. Une fois de plus on le repousse. L'humeur de Vincent se fait plus sombre encore. Heureusement,

une visite que vient lui faire son ami Van Rappard, la longanimité faite homme, apporte une heureuse diversion. Au cours de leurs longues promenades à travers la campagne brabançonne et de leurs discussions sur l'art, il « encaisse » sans protester les soudaines colères, les apostrophes véhémentes de Vincent.

A Eindhoven, la ville voisine, celui-ci fait la connaissance de plusieurs artisans qui font de la peinture en amateurs et qu'il va aider de ses conseils. L'un d'eux, M. Kerssemaekers, a raconté en 1912 dans l'*Amsterdammer*, une visite qu'ensemble ils firent à l'automne de 1885 au Rijksmuseum d'Amsterdam. Vincent était parti le premier et avait donné rendez-vous à son compagnon dans la salle d'attente de la Centraal station.

M. Kerssemaekers trouva le peintre vêtu d'un incroyable ulster, coiffé de son inévitable bonnet de fourrure, en train de faire quelques croquis d'après le pittoresque quartier, le bras de canal animé auquel la bourse de Berlage fait face aujourd'hui.

Autour de Vincent indifférent, silencieux, tout à son travail, des voyageurs et des employés de chemin de fer s'étaient groupés et discutaient...

Au musée, Vincent demeura longtemps en contemplation, comme figé, devant la *Fiancée juive* de Rembrandt : « Je donnerais volontiers dix ans de ma vie, dit-il à Kerssemaekers, si je pouvais rester une quinzaine de jours sans bouger devant ce tableau avec un peu de pain sec comme nourriture. »

Mais sans doute le détail le plus frappant que rapporte « l'élève » de Vincent et qui nous éclaire sur le modernisme aigu d'une sensibilité encore entravée, est-il bien celui-ci : « Il comparait toujours la peinture à la musique. C'est pour avoir encore une plus juste compréhension de la valeur et des nuances des tons, qu'il prit des leçons de piano chez un vieil organiste d'Eindhoven. Mais cela ne dura pas longtemps, parce que Vincent, pendant ses leçons, comparait tout le temps les tons du piano à du bleu de Prusse, à du vert émeraude,

ou à de l'ocre jaune ou du cadmium. Le bonhomme crut un jour avoir affaire à un fou et il fut pris d'une telle peur qu'il cessa les leçons. » Il est probable qu'à cette époque Van Gogh ignorait Baudelaire, le sonnet des *Correspondances*, les *Fleurs du Mal*, car ce livre, pas une fois, n'est cité dans les centaines de lettres adressées jusqu'alors à Théo.

Les parfums, les couleurs et les sons se répondent.

C'est ce vers de Baudelaire que Van Gogh, sans le savoir, paraphrasait devant le pauvre organiste ahuri.

Les rapports entre Vincent et son père étaient redevenus on ne peut plus mauvais. Le vieux pasteur ne parvenait pas à comprendre l'humeur sombre de son fils.

« Puisse-t-il réussir, de n'importe quelle façon ! » Tels sont les derniers mots qu'il dit de lui dans une lettre à Théo, datée du 25 mars 1885. Deux jours plus tard, rentrant d'une longue expédition à travers la bruyère, cet homme, simple entre les simples,

s'écroula au seuil de sa maison. On se précipita : il était mort. A son chevet, Vincent, sortant d'un long silence, dit à quelqu'un qui se lamentait sur la mort du pasteur : « Il est bien plus pénible encore de vivre. »

Il reste quelques semaines encore à Nuenen, poursuivant à travers la campagne ces randonnées d'où il rentre, épuisé, peignant, dessinant sans se lasser dans les chaumières, abandonnant souvent ses œuvres aux paysans, aux tisserands qui lui servaient de modèles.

Il adresse un jour à Théo, sa grande toile, aujourd'hui célèbre, *Les mangeurs de pommes de terre*. « Cela est sorti, dit-il, du cœur de la vie paysanne. » Toute une famille, réunie sous la lampe du soir : un vieux tenant dans sa grosse patte une tasse, le maître de la maison, aux oreilles énormes, au nez pointu, à la bouche simiesque, sous la petite casquette à courte visière, les femmes montrant des faces non moins bestiales dans l'auréole de l'ample coiffe blanche. Ce sont vraiment les paysans, tels que La Bruyère les a vus,

penchés sur la glèbe ingrate, pareils à des bêtes.

Ce sont les tableaux d'un Le Nain plus âpre. Mais Van Gogh n'évoque pas seulement dans les toiles de cette période de Nuenen ces prolétaires de la nature. Il peint aussi des fruits, des légumes, d'humbles ustensiles de cuisine, une pipe de terre à côté d'un chapeau de paille et d'un pot à gingembre (collection Krôller). Et dans la gamme plutôt sombre qui est celle du peintre à cette époque, nous percevons des nuances de plus en plus délicates. Il y a des verts profonds, des gris délicieux, des rousseurs chaudes qui sont d'un grand coloriste, d'un Chardin septentrional, habile à dégager la poésie des choses inanimées.

Lui qui deviendra bientôt le peintre de la couleur éclatante, « le mystique du jaune », il écrit à cette époque : « Il y a, paraît-il, une nouvelle école dite impressionniste mais je n'en connais rien. » Et même il annonce à son frère que sa palette va s'assombrir encore et non pas s'éclairer!...

Vincent se sent à Nuenen dans un milieu

de plus en plus hostile. Le curé et le nouveau pasteur défendent à leurs ouailles de poser encore pour ce « fou ». Fin novembre, il part pour Anvers, abandonnant toutes ses œuvres qui, plus tard, au départ de sa mère, seront laissées en dépôt et... oubliées chez un entrepreneur de Breda.

LA BERCEUSE

VAN GOGH A ANVERS

A Anvers, Vincent loue pour 15 francs par mois, rue des Images, nº 94, dans la maison d'un marchand de couleurs, une petite chambre qu'il décore d'estampes japonaises achetées à des marins retour d'Extrême-Orient. C'est là qu'il va passer trois mois, ne mangeant jamais à sa faim mais travaillant avec la même fièvre que, plus tard, dans la campagne d'Arles.

Dans les premiers jours de 1886, pour des raisons d'économie, il entre à l'Académie, où l'enseignement est gratuit et où il trouve chaque jour des modèles. Les peintres belges Hageman et Baseleer, des Hollandais, des Anglais sont ses condisciples. Le soir, Vincent fréquente encore la classe et très souvent encore, jusque tard dans la nuit, il va dessiner d'après le modèle vivant dans une académie libre. Au début de février, à ce petit jeu-là, il est complètement épuisé. Un médecin constate que sa faiblesse est extrême.

Sur l'arrivée de Van Gogh à l'Académie

d'Anvers, voici les souvenirs que j'ai recueillis de la bouche même de M. Victor Hageman :

« J'étais élève alors de la classe de dessin. Il n'y resta que quelques semaines. Je me rappelle fort bien cet homme fruste, nerveux, inquiet, tombé comme une bombe à l'Académie d'Anvers, bouleversant directeur, professeur, élèves. »

Van Gogh, qui était alors âgé de trente-et-un ans, passa d'abord par la classe de peinture où professait Verlat, le directeur de l'Académie, type parfait du peintre officiel, chargé de transmettre à la postérité, par le truchement de la peinture, le souvenir des grandes solennités patriotiques. Dans cette classe, qui comptait soixante élèves environ, dont une bonne quinzaine d'Allemands et d'Anglais, Van Gogh arriva un matin, vêtu d'une sorte de sarrau bleu comme en portent les marchands de bestiaux flamands, et coiffé d'un bonnet de fourrure. En guise de palette, il se servait d'une planche arrachée à une caisse qui avait contenu du sucre ou de la levure.

Les élèves avaient à peindre, ce jour-là, deux lutteurs qui posaient sur l'estrade, nus jusqu'à la ceinture. Van Gogh se mit à peindre fébrilement, furieusement, avec une rapidité qui stupéfia ses condisciples. « Il avait fait de tels empâtements, nous dit M. Hageman, que la couleur coulait littéralement de la toile sur le parquet. »

Quand Verlat vit ce travail, et son extraordinaire auteur, il demanda en flamand, quelque peu ahuri : « Qui êtes-vous ? » Van Gogh répondit tranquillement : « *Wel, Ik ben Vincent, Hollandsch* » (Eh bien ! je suis Vincent, Hollandais). Alors, le très académique directeur proféra sur un ton dédaigneux en désignant la toile du nouveau : « Je ne corrige pas ces chiens pourris. Mon garçon, allez vite à la classe de dessin. » Van Gogh, dont les joues s'étaient empourprées, contint sa colère, et s'en fut au cours du brave M. Sieber, que la nouveauté effrayait, lui aussi, mais qui était d'un caractère moins irascible que son directeur. Vincent resta là quelques semaines, dessinant avec ardeur, s'acharnant, avec une

souffrance visible, à saisir la forme, travaillant rapidement, sans retoucher, déchirant le plus souvent son dessin ou le jetant derrière lui, dès qu'il l'avait terminé. Il faisait des croquis de tout ce qui se trouvait dans la salle : des élèves, de leurs vêtements, des meubles, oubliant le plâtre qu'avait donné à copier le professeur. Alors déjà, Van Gogh étonnait par la rapidité avec laquelle il travaillait, refaisant le même dessin, ou le même tableau, dix ou quinze fois. Le peintre s'est expliqué là-dessus, dans la suite, à plusieurs reprises : « C'est bien beau, écrit-il un jour à son frère Théodore, que Claude Monet ait trouvé moyen de faire de février en mai, dix tableaux; travailler vite, ce n'est pas travailler moins sérieux, cela dépend de l'aplomb qu'on a et de l'expérience. Ainsi, Jules Gérard, le chasseur de lions, raconte dans son livre que les jeunes lions ont, dans le commencement, beaucoup de mal à tuer un cheval ou un bœuf, mais que les vieux lions tuent d'un seul coup de griffe ou de dent bien calculé, et ont une sûreté éton-

nante pour cette besogne. » Ailleurs, il dit encore : « J'ai une lucidité terrible par moments, lorsque la nature est aussi belle que ces jours-ci ; alors, je ne me sens plus, et le tableau vient comme dans un rêve. » Et voici enfin, dans une lettre publiée par le *Mercure de France*, une comparaison singulièrement émouvante : « Il faut créer vite, vite, dans la hâte, comme le faucheur, qui, dans l'éclat du soleil, silencieux, ne pense qu'à son travail. »

Un jour, à la classe de dessin de l'Académie d'Anvers, on donnait à copier aux élèves (comme par hasard) la Vénus de Milo. Van Gogh, frappé par l'une des caractéristiques essentielles du modèle, accentua fortement la largeur des hanches, et fit subir à la Vénus, les mêmes déformations qu'au *Semeur* de Millet, ou au *Bon Samaritain* de Delacroix, qu'il devait également copier au cours de sa carrière. La belle Grecque était devenue une robuste matrone flamande. Quand l'honnête M. Sieber vit cela, il sabra de coups de crayon rageurs la feuille de Van Gogh, corrigeant son

dessin, lui rappelant les canons immuables. Alors, le jeune Hollandais, paysan du Danube (ou de la Meuse inférieure), dont la rudesse avait effarouché les belles clientes de Goupil, à Paris, entra dans une violente colère, et cria au professeur épouvanté : « Vous ne savez donc pas ce que c'est qu'une jeune femme, potferdom ! Une femme, cela doit avoir des hanches, des fesses, un bassin dans lequel puisse tenir un enfant !... » Ce fut la dernière leçon que Van Gogh prit — ou donna — à l'Académie d'Anvers. Il s'était fait là, parmi les élèves, surtout parmi les Anglais, quelques amis sûrs, tels que Levens. (Ce dernier est l'auteur d'un portrait de Vincent, qui fut publié naguère par la revue *Van Nu en Straks*). Avec ceux qui le comprenaient, devinaient son génie naissant, il se montrait communicatif, enthousiaste, fraternel. Très souvent, il leur parla de ces frustes et bons mineurs du Borinage qu'il avait catéchisés, soignés, secourus avec tant d'amour. Pendant les grèves tragiques de 1886, il voulut même retourner au pays noir.

*
* *

Comme bien on le pense, Anvers, avec son port formidable, ses vieux quartiers où grouille une race saine, turbulente, amoureuse de faste et de spectacles bariolés, avec les tableaux dramatiques de ses églises, exerça sur l'esprit de l'artiste la plus forte impression. Vincent avait vu Londres, les ports hollandais, d'un pittoresque amusant, mais Anvers, la ville orgueilleuse, Anvers avec son fier décor, sa vie intense, ses mœurs populaires, si colorées, tout cela qui, sous une langue archaïque, apparaît dans la poésie de Max Elskamp, comme dans la *Nouvelle Carthage* d'Eekhoud, ou certaine page de la 628-*E*-8 de Mirbeau, devait parler éloquemment à la sensibilité de Van Gogh. *Van Nu en Straks* a publié d'ailleurs des lettres du peintre, datées d'Anvers, et qui nous en disent long, à cet égard. La plus intéressante me paraît être celle-ci :

« Plusieurs fois déjà, ma promenade m'a mené de façon diverse au long des docks et

des quais. C'est surtout lorsque l'on revient des bruyères de sable et de silence de quelque bourg campagnard où l'on a séjourné pendant longtemps dans une ambiance tranquille que le contraste est curieux. C'est un incroyable fouillis.

« Une des maximes des Goncourt était : « Japonaiserie for ever ». Eh bien ! ces docks sont une fameuse Japonaiserie, capricieuse, originale, inouïe — on peut tout au moins le voir ainsi.

« Je veux dire que des figures toujours en mouvement, et paraissant dans les entourages les plus baroques, chaque fois naissent, spontanément, au gré de ce caprice d'intéressants contrastes.

« Par la vitrine d'un très élégant bar anglais la vue se porte sur la boue la plus infecte et sur un navire que déchargent de sa cargaison de peaux et de cornes de buffles, des types monstrueux de débardeurs et de matelots exotiques.

« Voilà ce que contemple par la devanture une très blanche et très fine jeune fille anglaise. L'intérieur, avec cette figure toute

en tons, et comme lumière, l'atmosphère argentine au-dessus de cette boue et de ces cornes de buffles. Encore une série de contrastes assez vigoureux.

« Il y aura des matelots flamands avec des faces exagérément bien portantes, de larges épaules, des râbles puissants, tous bien caractéristiquement anversois, debout, mangeant des moules et buvant de la bière, et cela se fera avec grand tapage et grande animation. Contraste : voilà une toute mignonne figure, en noir, les petites mains collées au corps, qui se glisse sans bruit au long des murailles grises. Dans un encadrement de cheveux de jais, une petite face brune? jaune orange? je ne sais. Furtivement elle lève ses paupières, et ses yeux, également d'un noir de jais, lancent un regard oblique. C'est une fillette chinoise, mystérieuse, coite comme une souris, petite et d'un effacement de punaise (*wandluis-achtig van karakter*). Contraste avec le groupe de Flamands mangeur de moules. »

*
* *

En 1886, Van Gogh quittait Anvers pour Paris, où il se mit à la seule école dont il eût vraiment besoin : celle d'Eugène Delacroix et des maîtres impressionnistes. On n'a retrouvé aucune des nombreuses études qu'il fit à Anvers. Où les a-t-il abandonnées ?

DE L'ATELIER CORMON
A LA BOUTIQUE DU PÈRE TANGUY

Un matin, vers la fin de février 1886, on apporte à Théo, dans l'élégante boutique du boulevard Montmartre, un papier sur lequel Vincent a tracé au fusain ces simples mots : « Je t'attends dans le salon carré du Louvre. » On devine la stupéfaction du bon frère au reçu de cet extraordinaire message. Il court au Louvre, il y trouve le peintre paysan de la Drenthe, l'air plus farouche que jamais. Vincent s'installe dans l'appartement de son frère rue de Laval (aujourd'hui rue Victor-Massé).

Pendant les trois premiers mois de son séjour, il travaille à l'atelier Cormon où il se sent entouré de la même atmosphère d'hostilité qu'à l'académie d'Anvers, où il arrache au plus pompier des « maîtres » les mêmes cris d'horreur qu'à Verlat mais où il va se lier d'amitié avec Toulouse-Lautrec et Emile Bernard.

En juin, les deux frères vont s'installer au 54 de la rue Lepic dans un appartement confortable et là, Vincent a un atelier dont

la fenêtre donne sur des jardins au-delà desquels se profile le Moulin de la Galette qu'il peindra fréquemment, de même que la façade du fameux restaurant de la mère Bataille, *son* restaurant, qui est aussi celui de Mendès, Jaurès, Clovis Hughes, François Coppée, Willette et Lautrec.

Vincent se met à peindre, outre les aspects d'un Montmartre encore agreste, des fleurs et des natures-mortes. Une grande révélation lui est venue : il a découvert Delacroix, Monticelli et les impressionnistes, Monet, Sisley, Pissaro, Degas, que son frère Théo expose, et défend vaillamment dans la boutique de MM. Boussod et Valadon. Pour le peintre des sombres intérieurs, des « campagnes hallucinées », des ciels funèbres du Brabant et de la Drenthe, quelle illumination, quel coup de poing tout d'abord et puis quel délire ! Quel rajeunissement ! C'est comme un nouveau baptême. Ses yeux se sont dessillés. Il exulte et il s'indigne : comment ! on ne veut pas de ces toiles claires, joyeuses où il semble qu'on perçoive le frémissement

LA MAIRIE D'AUVERS-SUR-OISE AU 14 JUILLET

même de la lumière sur les verdures ! Quel scandale ! Van Gogh renouvelle complètement sa palette : il en a banni tous les tons sombres ou assourdis. Il peindra dans une gamme d'abord blonde, légère, acceptant pour un moment le procédé des premiers divisionnistes, notamment de Seurat, qu'il admire, mais les tons deviennent de jour en jour plus éclatants.

Vincent, dont le moral fut tout d'abord excellent, retomba bien vite dans son irritabilité maladive. Pour Théo, amoureux d'ordre, de calme, de propreté, la vie en commun avec ce bon sauvage qui bousculait tout et le tyrannisait, fut pendant deux ans une dure épreuve. Il la supporta patiemment. A la vérité, la vie de Paris ne valait rien pour les nerfs du malade de la Drenthe. Il transformait peu à peu l'appartement de la rue Lepic en un véritable enfer, y accumulant la saleté, reprochant à son frère de ne pas ouvrir, à son compte, un commerce d'œuvres d'art, défendant ses théories sur l'art et la vie avec une rare intolérance, sans cesse emporté par de brusques

et violentes colères. « C'est comme si deux hommes étaient en lui, écrit Théo à l'une de ses sœurs, l'un merveilleusement doué, fin et doux, l'autre orgueilleux, égoïste et dur. Quel dommage qu'il soit son propre ennemi, car il rend la vie difficile non seulement aux autres mais à lui-même. »

Cependant, Théo ne voulait pas se séparer de lui : il avait confiance en lui, dans son génie, qu'il voyait se développer, mûrir avec rapidité. C'est l'époque de la belle nature morte jaune, à la bougie, où l'on voit sur une table, une enveloppe avec ses timbres et les cachets de la poste, peinte avec une sobriété et une justesse étonnantes. D'ailleurs, au printemps de 1887, Vincent peignait beaucoup au dehors, à l'île de la Grande-Jatte, sur les bords de la Seine, dont le pittoresque banlieusard le ravissait, avec les guinguettes, les barques, les jardins. Il passait nombre de ses journées dans le petit atelier que son ami Emile Bernard avait fait construire dans la propriété de ses parents, à Asnières. Il rencontrait aussi, dans l'ancien atelier de Daubigny, au cœur de

l'adorable et paisible île Saint-Louis, chère aux écrivains, Guillaumin, le robuste peintre des combes de la Creuse qui fut un admirateur de sa fougueuse personnalité. Son frère lui avait fait faire aussi la connaissance de Paul Gauguin qui, tout de suite, lui en avait imposé par ses airs magnifiques et avait pris sur lui un étrange ascendant. Pendant l'hiver de 1887 à 1888, Vincent peignit une série de portraits remarquables et notamment, sur un fonds garni de ces estampes japonaises dont il raffolait, le portrait d'un curieux bonhomme, le vieux père Tanguy, ancien communard, devenu marchand de couleurs et « découvreur » de peintres d'avant-garde, chez qui il devait y avoir un peu de l'âme simple de ce facteur Roulin dont Vincent se fit plus tard, en Arles, un confident. Le père Tanguy vendait des couleurs à Cézanne, Pissaro, Monet, Renoir, Guillaumin, Gauguin, puis recueillait, dans sa boutique, pour les exposer, leurs tableaux qui faisaient hurler encore les pontifes de la critique.

« En 1871, raconte M. Gustave Co-

quiot (1) il fut dénoncé comme fédéré par un curé de Montmartre qu'il avait recueilli, et, sur le point d'être fusillé à Satory, il ne dut son salut qu'à l'intervention d'Henri Rouart, ancien officier d'artillerie, clairvoyant collectionneur et opulent industriel. »

La façade de la minuscule boutique du père Tanguy, rue Clauzel, avait été peinte par Emile Bernard en bleu outremer.

Un jour, un amateur plus audacieux et possédant plus de flair que les autres se risqua dans l'échoppe et tomba en arrêt devant une superbe nature morte de Van Gogh :

— Je prends ça. Combien?

— Attendez, dit le père Tanguy. Et après avoir compulsé un registre : « Quarante-deux francs ».

— Soit, mais pourquoi 42. Pourquoi pas 40 ou 50?

— Voilà... Je viens de rechercher dans mon livre quelle somme me devait encore ce pauvre Vincent quand il mourut. C'est 42 francs. Me voilà payé.

(1) Dans son livre sur Van Gogh (Lib. Ollendorf.)

Le brave Tanguy aimait ses tableaux. Rusant avec lui-même, il avait trouvé un moyen de n'être pas exposé à laisser partir ses préférés. Il en demandait un prix... exorbitant !

— Oh ! celui-là, disait-il, en montrant tel grand paysage de Cézanne, j'y tiens. Je ne le lâcherai pas à moins de... 600 francs.

« Un homme, disait-il, qui vit avec plus de cinquante centimes par jour, c'est une canaille ! »

C'est dans sa boutique, que Van Gogh a connu Paul Signac. Celui-ci a fixé pour le livre de M. Coquiot, cet amusant souvenir : « J'ai connu Van Gogh chez le père Tanguy. Je le rencontrai d'autres fois à Asnières et Saint-Ouen; on peignait sur les berges; on déjeûnait à la guinguette et on revenait à pied à Paris par les avenues de Saint-Ouen et de Clichy. Van Gogh, vêtu d'une cotte bleue de zingueur, avait peint sur les manches des petits points de couleur. Collé tout près de moi, il criait, il gesticulait, brandissant sa grande toile de 30 toute fraîche et il en polychromait lui-même et les passants. »

De même, Guillaumin raconte que Van Gogh, dans son atelier, critiquant le mouvement de certains ouvriers évoqués sur une toile, s'était mis dans une véritable fureur et saisissant la pelle à charbon, simulait les gestes naturels, selon lui.

Vincent exposa dans nombre de boutiques consacrées à la défense de l'art nouveau, dans des restaurants de Montmartre, au foyer du Théâtre Libre. Brusquement, pendant l'hiver de 1888, épuisé par la vie de Paris, il eut la nostalgie de la lumière éclatante. Il décida de partir pour le midi, choisit Arles, comme première étape avec l'intention d'aller ensuite se fixer à Marseille, où son cher Monticelli, l'enchanteur, le moderne Watteau, avait vendu ses toiles aux terrasses des cafés. Il n'avait point confié son projet à son frère. Ensemble, ils allèrent un soir entendre un concert wagnérien. Le lendemain, Vincent rangea tout, proprement, dans son atelier — effort héroïque ! — et partit, laissant sur la table un mot affectueux pour son frère.

EN PROVENCE

PREMIÈRE CRISE DE FOLIE

Je l'ai vue, en Arles, cette fameuse maison de la « chambre jaune » où Vincent vécut et peignit tant de toiles aujourd'hui célèbres. C'est au coin de la poudreuse place Lamartine et de l'avenue Montmajor. Le quartier n'a rien de bien poétique. Les arbres n'y ont point l'architecture admirable des platanes aux abords des Alyscamps. On n'y entend point les mêmes chants de rossignols mêlés au bruit harmonieux des eaux. La gare est à deux pas...

Eh ! que lui importait? Le soleil provençal lui suffisait, qui transfigurait toutes choses : des paveurs au travail, les Arlésiennes portant la coiffe et le fichu, le café-bar dont il apercevait la terrasse de sa fenêtre, dans l'encadrement de la porte de ville. Voici la chambre qu'il habita : un badigeon épais recouvre aujourd'hui les fresques dont il décora les murs. De ci, de là, le canif a découvert un peu de jaune, un bleu élyséen...

J'interroge avidement une vieille femme qui a connu Van Gogh. Elle s'étonne encore de l'intérêt qu'on attache aux faits et gestes comme aux œuvres de ce grand diable roux. Elle est très fière des visites qu'elle a reçues à ce sujet : « Des marquis sont venus en automobile, Monsieur... Une autre fois, deux dames hollandaises m'ont demandé la permission de représenn'ter cette chambre en pein'ture. Elles rôdaient à toutes les heures du jour autour de la maison. Les gendarmes d'en face ont fini par les trouver suspectes et leur ont demandé leurs papiers. »

Mais j'insiste vivement pour que la vieille me livre ses souvenirs sur l'auteur du portrait à l'oreille coupée.

« Il travaillait *sur le bout d'ung couteau.* Ce ne sont pas des gribouillages, me disait-il; cela aura de la valeur plus tard. »

Un jour, en même temps que Gauguin, Van Gogh faisait, sans qu'elle s'en aperçut, le portrait de la voisine, M^me^ Ginouste. Quand elle vit les tableaux, elle leur dit :

« Vous êtes des *coquings*... de m'avoir pein'te. »

De quel ton charmant, la vieille Arlésienne m'a conté tout cela. Le seul regret qu'elle ait, c'est qu'on n'ait pu mettre à nu les fresques de Van Gogh.

« Vous comprenez, m'a-t-elle dit, nous aurions pu faire payer les visiteurs, comme au palais des papes d'Avignon. »

Vincent n'a pas seulement peint « sa chambre jaune ». Il nous a laissé dans une lettre à son frère une description précise de ce tableau.

« C'est cette fois-ci ma chambre à coucher, tout simplement. Seulement la couleur doit ici faire la chose, et en donnant par sa simplification un style plus grand aux choses, être suggestive ici du *repos* ou du *sommeil* en général. Enfin, la vue du tableau doit reposer la tête ou plutôt l'imagination.

« Les murs sont d'un violet pâle, le sol est à carreaux rouges; le bois du lit et les chaises sont jaune beurre frais, le drap et les oreillers citron vert très clair. La couver-

ture rouge écarlate, la fenêtre verte, la table à toilette orangée, la cuvette bleue, les portes lilas.

« Et, c'est tout, — rien dans cette chambre à volets clos. La carrure des meubles doit maintenant encore exprimer le repos inébranlable.

« Le cadre, comme il n'y a pas de blanc dans le tableau, sera blanc.

« Cela pour prendre ma revanche du repos forcé que j'ai été obligé de prendre. J'y travaillerai encore toute la journée demain, mais tu vois comme la conception est simple.

« Les ombres et ombres portées sont supprimées : c'est coloré à teintes plates et franches comme les crépons. Cela va contraster avec par exemple la *Diligence de Tarascon*, et le *Café de Nuit*. »

Dès son arrivée, Van Gogh est conquis, « emballé » par la Provence grecque. Les lettres qu'il adresse à son frère, admirables confessions écrites en français, débordent de lyrisme. « Je suis au comble du bonheur » : voilà le thème sur lequel il brode à chaque

instant. Il peint, du matin au soir en plein soleil, au cœur de l'été torride, sans se lasser, se nourrissant mal, fumant énormément. Il est dans les jardins publics, dans les vergers, dans les champs de blé; sur la route de Montmajour, au pied des Alpilles, devant les noirs cyprès qui semblent se tordre fantastiquement sur un fond de ciel embrasé, dans la chaleur réverbérée. Il va jusqu'aux Saintes-Marie de la mer, où il dessine des barques de pêche avec une fermeté, une sûreté de trait qui rappelle les Japonais. Lui-même d'ailleurs pense au pays d'Hokusaï, devant les sites de cette terre bénie des dieux. « C'est plus beau que le Japon ! » écrit-il à son frère.

Il vit dans un état d'exaltation perpétuel, et dans la misère, et dans une solitude un peu hargneuse. Il sent autour de lui l'hostilité des bourgeois d'Arles qui ne peuvent prendre au sérieux ce gaillard roux, aux yeux bleus, qui peint avec une rapidité stupéfiante ces toiles étranges d'où la couleur tombe parfois sur le sol. Mais il se fait un ami, du facteur des postes

Roulin, une âme simple. Il fera son portrait comme celui de Milliet, un lieutenant de zouaves dont Mme Ginouste lui a fait faire la connaissance. Avec Roulin, son confident, il adore causer en fumant jusqu'à des heures avancées de la nuit dans ce petit bar qu'il a évoqué plusieurs fois sur la toile.

L'idée lui revient de ces colonies, de ces associations d'artistes qu'il avait souhaité naguère voir créer. Et voilà précisément qu'il reçoit de Pont-Aven, une lettre où Paul Gauguin se plaint de son incurable misère. Le charitable Vincent le décide à le rejoindre en Arles. L'association ne pouvait guère réussir. Gauguin, autoritaire, orgueilleux et maître de ses nerfs autant que l'autre était spontané, explosible, « le cœur tout droit dehors » comme on dit à Bruxelles, entendait imposer ses vues, son esthétique à Van Gogh. « Vincent et moi, confie-t-il, à Emile Bernard, nous sommes bien peu d'accord en général surtout en peinture. Il admire Daudet, Daubigny, Ziem et le grand Rousseau, tous gens que

je ne peux pas sentir. Et par contre, il déteste Ingres, Raphael, Degas, tous gens que j'admire. Il est romantique et moi je suis plutôt posté à un état primitif. » Plus tard, il dira à Charles Morice : « Entre deux êtres, lui et moi, lui étant tout volcan et l'autre bouillant aussi mais en dedans, il y avait en quelque sorte une lutte qui se préparait. »

Entre les deux hommes, ce sont des discussions épiques qui se prolongent jusqu'à des heures avancées de la nuit, dans la fumée du caporal ordinaire.

L'exaltation de Van Gogh grandit. Gauguin prend peur et veut rentrer à Paris. Que s'est-il passé entre les deux artistes?

L'incident est aussi mal connu que celui qui se déroula porte de Hal, à Bruxelles, entre Verlaine et Rimbaud, qui mena le pauvre Lélian sur les bancs de la correctionnelle et jusque « dans le meilleur des châteaux ». Van Gogh dans un accès de fièvre chaude a-t-il poursuivi Gauguin, un rasoir à la main? Quoi qu'il en soit, le peintre de Tahiti s'était à peine enfui, que

Vincent se coupa l'oreille, et l'apporta, perdant du sang en abondance dans une enveloppe, vers trois heures du matin, à une fille de maison publique. Qu'on imagine le scandale, l'épouvante de ces « dames ». La police intervint. Vincent fut transporté à l'hôpital où il passa vingt-quatre heures au cabanon, et où son frère, désespéré, vint, de Paris, le voir le surlendemain, de même que le pasteur protestant de la ville et le brave facteur Roulin dont le dévouement revêtit les formes les plus touchantes et les plus délicates.

Au bout de quinze jours, Vincent quittait le service du Dr Rey et retournait place Lamartine. Mais hélas ! les Arlésiens lui firent une vie d'enfer. On le considérait un peu comme un « chien fou ». Une pétition fut envoyée au maire, réclamant son internement. Vincent en fut affligé puis indigné : « Si la police, dit-il au pasteur Salles, protégeait ma liberté en empêchant les enfants et même les grandes personnes de se grouper devant mon domicile et d'escalader les croisées comme si j'étais une bête

PORTRAIT DU DOCTEUR GACHET

(Musée de Francfort)

curieuse, je serais plus calme; en tout cas, je n'ai fait de mal à personne. » La surexcitation revint. A partir de ce moment, Vincent eut des crises de folie alternant avec de longues périodes de lucidité pendant lesquelles il travaillait et produisait quelques-unes de ses toiles les plus émouvantes, de celles qui comptent parmi ses chefs-d'œuvre.

Dans son intéressant petit livre sur l'*Art et la Folie* (1), M. Jean Vinchon, s'occupant du cas Van Gogh, y voit la preuve que l'œuvre d'un peintre devenu fou n'est pas forcément pathologique. L'amour de l'art et de la beauté, les dons naturels du peintre survivent à la désagrégation de l'intelligence.

« La série chronologique des productions de Van Gogh nous apprend que la folie n'a pas apporté de modification sensible de sa manière et de la qualité de sa peinture. Nous continuons d'assister à son évolution, qui s'oppose à la monotonie dans le temps des œuvres d'aliénés. Il peint entr'autres le

(1) L'*Art et la Folie*, par M. Jean Vinchon, adjoint à la Faculté de médecine de Paris (Librairie Stock, Paris, 1924).

quartier des hommes de l'asile avec le même talent ou si l'on veut les mêmes défauts qu'autrefois. Les lettres de Van Gogh, les souvenirs des médecins nous décrivent ces heures pendant lesquelles il lui est possible de peindre et qui sont les seules heureuses de sa pauvre vie. Il les dispute à la folie, dans une lutte héroïque, pendant laquelle il s'appuie sur un sentiment assez fort pour tenir en respect son redoutable adversaire : ce sentiment, c'est son amour ardent pour l'art. »

Il était de lui-même retourné à l'hôpital. J'ai vu, dans sa maison du faubourg de Trinquetaille, l'excellent Dr Rey qui le soigna et qui me parla de lui avec attendrissement. A la vérité, le Dr Rey n'a jamais cru au talent de Van Gogh. Quand Théo écrivait de Paris à son frère qu'il avait vendu cinq cents francs une des toiles portant la fameuse signature : Vincent, le Dr Rey croyait que c'était un pieux mensonge du bon frère pour consoler le pauvre malade. Van Gogh peignait au dortoir ou dans le jardin de l'hôpital, avec une vitesse qui a

frappé le Dr Rey. Le plus souvent, quand la toile était terminée, le peintre la jetait négligemment, la laissait traîner dans un coin ou l'offrait en riant à d'autres malades qui, parfois, refusaient sans se gêner.

Van Gogh, ayant pleinement conscience de son état, en parlant avec une simplicité et une franchise qui impressionnaient le médecin et le pasteur, demanda lui-même à être placé dans une maison de santé. Il avait peur de retourner à l'atelier de la place Lamartine, peur des persécutions, peur des oiseaux noirs dont le vol, parfois, traversait sa pensée, pareils à ces corbeaux qu'il évoquera dans l'une des toiles d'Auvers-sur-Oise, striant un ciel d'un bleu sombre posé sur un champ de blé jaune.

Et c'est ainsi qu'au printemps de 1889, il entra dans la maison de santé du Dr Peyron à Saint-Remy-en-Provence. Il me souvient de l'émotion qui s'empara de moi quand, descendant en carriole des Baux, en plein mois d'août, par la forte chaleur, je découvris la petite ville toute crépitante du chant des cigales. Au pied du gracieux arc de triomphe

romain, des lézards se chauffaient au soleil sur les pierres qui parsemaient l'herbe rôtie. J'entrai dans ce vieux couvent, transformé en maison de santé, où Vincent a peint le *Faucheur* « image de la mort, tel que nous en parle le grand livre de la nature » (Lettres à Théo). Je vis le cloître délicieux où tant de fois il s'est promené, la chambre d'où il a peint à toutes les heures l'admirable paysage que ferme la chaîne violette des Alpilles. Malgré la grande liberté dont il jouissait, il ne semble pas que Vincent se soit entendu aussi bien avec le Dr Peyron qu'avec l'interne d'Arles. On le sent dans les lettres qu'il écrivit de Saint-Remy à son frère. Ces lettres, quels documents prodigieux pour le psychiâtre ! Vincent, après chaque crise, analyse son mal avec une lucidité terrible. Il a peur de la « folie religieuse ». Il décrit l'hôpital et ses pensionnaires dans des pages empreintes parfois d'un comique amer à la Mirbeau. « La salle où l'on se tient les jours de pluie est comme une salle d'attente de troisième classe dans quelque village stagnant, d'au-

tant plus qu'il y en a d'honorables aliénés qui portent toujours un chapeau, des lunettes, une canne et une tenue de voyage, comme aux bains de mer à peu près et qui y figurent les passagers. »

Un jour, pendant une de ses crises, Vincent avale ses couleurs. On peut heureusement lui administrer un contrepoison. L'hiver lui fut atroce. A la longue, le voisinage des déments lui était devenu insupportable. Les cris des furieux l'épouvantaient. Son frère, non sans peine pourtant, finit par le décider à regagner le Nord. Le 17 mai 1890, Vincent débarquait à la gare de Lyon.

AUVERS-SUR-OISE : LA FIN

PAYSAGE D'ARLES

Après quelques jours passés dans l'appartement de la cité Pigalle où Théo s'était installé, Vincent qui avait retrouvé un peu de calme et de bonne humeur et qui, pas une fois, ne fit allusion à Saint-Remy, partit pour Auvers-sur-Oise où il avait été décidé qu'il se fixerait. Théo l'avait tout spécialement recommandé au Dr Gachet, Lillois d'origine, ancien médecin de la Salpétrière, grand amateur d'art, peintre lui-même à ses heures. Le Dr Gachet avait été l'ami de Courbet, Manet, Duranty, Champfleury, de tous les grands peintres impressionnistes qui, comme Pissaro, étaient venus planter leur chevalet dans la délicieuse vallée de l'Oise. Corot déjà était passé par là. Jules Dupré avait habité l'Isle-Adam. Daumier, aveugle, était venu finir ses jours à Valmondois. A Auvers même, on garde pieusement l'atelier de Daubigny.

En 1890, on voyait encore dans ce village de pittoresques toits de chaume se bousculant le long des chemins tortueux

qui grimpent de la route nationale vers la crête ou dévalent de l'autre côté, vers la rivière. Ils enchantèrent Van Gogh qui crut revoir un peu de son Brabant natal. Il s'en inspira comme d'ailleurs de la petite église gothique, à campanile carré, délicieusement patinée par les siècles. (Il nous la montre, sous un ciel d'un bleu éclatant, deux chemins jaunes se rejoignant à son chevet.)

Vincent s'était d'abord fixé dans une auberge qui a disparu, mais tout de suite, il devint le commensal de la maison du Dr Gachet qui se prit pour lui d'une réelle affection et d'une admiration qui n'a fait que grandir : « Plus j'y pense, plus je trouve Vincent un géant, écrira-t-il à Théo après la mort du peintre ; le mot amour de l'art, pour lui, n'est pas juste. C'est croyance qu'il faut dire, croyance jusqu'au martyre. »

Vincent nous a laissé un témoignage de l'affection que de son côté il vouait à ce médecin, ami des peintres, en peignant l'admirable portrait de l'Institut Stadel (1) le portrait d'un homme dont le regard, plein

(1) Francfort.

tout à la fois de bonté et de tristesse, a regardé longtemps sans se durcir l'immense misère des hommes. J'ai vu une réplique (dans des tons un peu différents) de ce portrait, dans la belle maison d'Auvers-sur-Oise, où la palette de Van Gogh voisine avec celle de Cézanne, où des toiles, des gravures, des dessins sont aux murs qui portent la signature de Courbet, Méryon, Manet, Pissaro, Renoir, Sisley, Gauguin ou Eva Gonzalès. (On y voit un nu délicieux et surprenant de Guillaumin). Une salle est réservée à une collection d'œuvres de Van Gogh dont l'importance n'est égalée que par celles de Mme Kröller ou de M. Bremmer à La Haye. Il y a là des dessins à la plume étonnamment fouillés, des paysages de Provence, la cour de l'asile de Saint-Remy au sol jonché d'aiguilles et de pommes de pin, serti de flaques d'eau où le soleil couchant met sa magie; et puis encore, des figures : des fillettes d'Auvers-sur-Oise, une maternité (d'après un tableau de... Mme Demont-Breton). Il y a enfin un portrait de Vincent par lui-même, le dernier qu'il ait

peint, un Vincent au crâne piriforme, au visage taillé à la serpe, qui fait mal à voir...

M. Paul Gachet, qui m'a montré ses trésors avec une bonne grâce dont je lui sais gré avait 15 ans quand Van Gogh arriva chez son père. Il a conservé des souvenirs très précis. Il revoit le peintre du *Ravin* en bourgeron bleu, éternellement coiffé, même par les fortes chaleurs, d'un « polo » qui avait remplacé le bonnet de fourrure d'Arles. Vincent était tantôt calme et taciturne, tantôt très exalté, travaillant, à la suite d'un « emballement » avec une fougue, une frénésie qui frappa M. Gachet comme les élèves de l'académie d'Anvers ou le Dr Rey. Par exemple, l'admirable paysage d'après le jardin du docteur et les cyprès, traités avec un accent encore méridional, a été peint en moins de deux heures. Quelques semaines s'étaient écoulées pendant lesquelles Van Gogh, encore que travaillant énormément, paraissait avoir recouvré un certain équilibre moral. Hélas ! le 28 juillet, Théo recevait à Paris une lettre laconique du Dr Gachet : « J'ai tout le

regret possible de venir troubler votre repos. Je crois pourtant de mon devoir de vous écrire immédiatement. On est venu me chercher à 9 heures du soir aujourd'hui dimanche de la part de votre frère Vincent. Arrivé près de lui, je l'ai trouvé mal. Il s'est blessé. »

Pendant deux jours, Van Gogh ne s'était pas montré. Tandis qu'il peignait dans la campagne, il s'était tiré une balle de revolver au-dessus du sein droit puis, pliant tranquillement son chevalet, il était rentré à l'auberge, où il s'était étendu sur son lit. Ce paysan brabançon avait, malgré toute une vie de privations et de terribles secousses nerveuses, conservé une robustesse physique stupéfiante. Quand le Dr Gachet fut à son chevet, Vincent lui dit : « Je crois que je me suis raté. Qu'en pensez-vous? » Comme le médecin lui prodiguait des paroles de réconfort et d'encouragement, il dit flegmatiquement : « Ah ! bien... Voulez-vous me donner ma pipe qui est dans la poche de mon veston? » Avant l'aube du 29 juillet, il expirait.

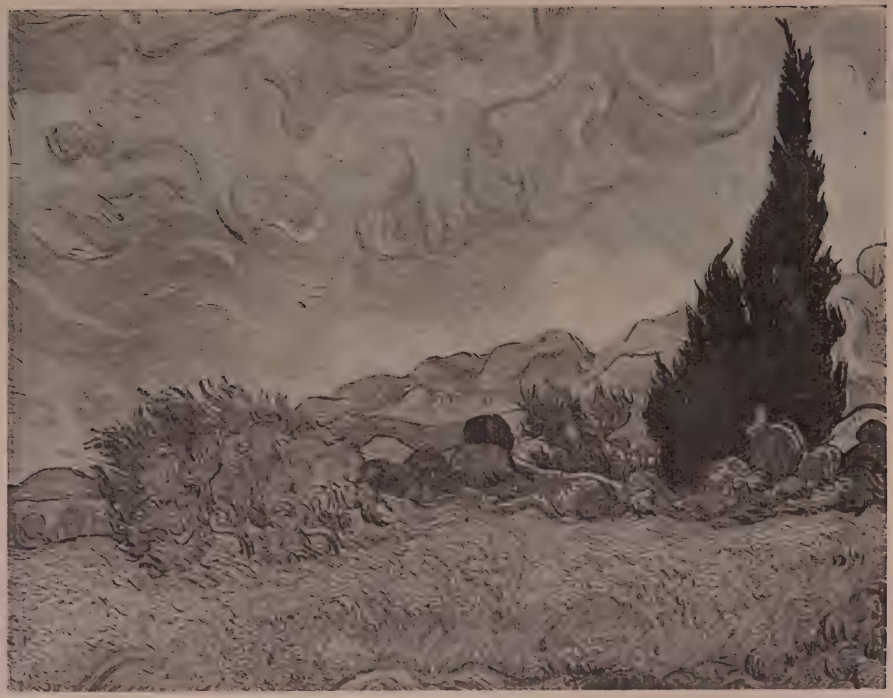
Comme il s'agissait d'un suicidé, on eut quelque peine à se procurer un corbillard. Le peintre hollandais Hirschig, qui se trouvait dans la région, obtint celui de Méry. Au jour des funérailles, les rares artistes venus de Paris, virent aux murs de la chambre mortuaire quelques-unes des plus belles toiles de Van Gogh que les mains du frère incomparable avaient disposées pieusement. « O mère, écrivait-il à la petite vieille demeurée en Hollande, si tu savais comme il était bien mon frère ! La vie lui pesait trop... »

Six mois plus tard, Théo suivait son frère dans la mort. Son corps fut ramené d'Utrecht à Auvers-sur-Oise le 14 avril 1914. Ils dorment côte à côte, là-haut, dans le petit cimetière sur la colline, parmi les champs de blé. J'ai copié dans la petite mairie qu'il a peinte si naïvement au soir du 14 juillet, l'acte de décès du peintre des tournesols :

« N° 60 de 1890, Vincent Wilhem (ou Willem) Van Gogh.

Du vingt-neuf juillet, mille huit cent

quatre-vingt dix, à dix heures du matin, acte de décès de Vincent Wilhem Van Gogh, artiste peintre, célibataire, âgé de trente-sept ans, né le trente mars, mil huit cent cinquante-trois, à Groot Zundert, Hollande, décédé aujourd'hui à une heure et demie du matin, chez le sieur Ravoux, hôtelier, en cette commune d'Auvers-sur-Oise, où il résidait momentanément, sans domicile fixe, fils de Théodore Van Gogh, décédé, et de Anna Cornélia Carbentus, demeurant à Leyde, Hollande. Le présent acte dressé sur la déclaration des sieurs Théodore Van Gogh, employé, marchand de tableaux, âgé de trente-trois ans, frère du décédé, demeurant à Paris, cité Pigalle, numéro huit, et de Arthur Gustave Ravoux, hôtelier restaurateur, âgé de quarante-et-un ans, demeurant en cette commune, lesquels ont signé avec nous Alexandre Caffin, maire, officier de l'état-civil après lecture faite et le Décès constaté pour nous soussigné. »



PAYSAGE DE PROVENCE

L'ŒUVRE

Dans les œuvres posthumes de l'écrivain délicat que fut P. J. Toulet, j'ai trouvé cette observation : « Pour le peintre français (Fouquet, Poussin, Gauguin, qui ne peut entendre cette harmonie), le paysage n'est que l'homme prolongé. » Que Van Gogh appartienne ou non à l'art français, cette observation s'applique parfaitement à son œuvre.

« Van Gogh, dit M. Michel Puy, a le besoin d'animer ses toiles, de remuer la nature, d'y porter de l'agitation, de la flamme. Moins conscient de ses moyens, moins profondément équilibré que Cézanne ou que Gauguin, il se laisse aller à l'inspiration, il termine un paysage en une journée, un portrait en quelques heures. Il sait qu'avec cette manière de faire, le plus souvent il n'aboutira qu'à moitié, mais qu'importe, pourvu que parfois il réalise ce qu'il a rêvé. Il imprime comme une impulsion à sa pâte. Il s'enthousiasme pour certains tons, des chromes, des bleus, avec

lesquels il obtiendra « des espèces de vitraux gothiques ».

Cette exubérance se marque dans ses lettres : « Ah ! nous autres toqués, jouissons-nous tout de même de l'œil ! » s'écrie-t-il, et ailleurs : « Je voulais faire un verger de Provence d'une gaieté monstre. » Plus tard il veut faire sentir ce que peut causer de vertige, de crime et de folie la bonhomie apparente d'un café de nuit. Sa peinture est souvent tourbillonnement, confusion ! des tournesols comme des astres, des sols bouleversés par la tempête, des arbres qui semblent emportés dans une débâcle des éléments, des paysages étrangement mouvementés. »

« C'est de la peinture pour littérateur », nous disait un jour un méchant peintre. « Vous pensez tout le temps à la vie de l'artiste. Ce n'est pas le tableau mais l'homme que vous voyez. » Hé ! hé ! Voilà une critique qui nous enchante. C'est l'homme en effet que nous voyons sans cesse, mais dans sa peinture. Il nous émeut enfin de trouver dans un tableau autre chose qu'une certaine

habileté, une certaine virtuosité brillante et facile, — un œil et une main. Nous y sentons vibrer une sensibilité ardente jusqu'à l'hyperesthésie, jusqu'à la souffrance. Ils portent la marque de ce tempérament paroxyste, fougueux et obstiné qui s'employa dans la peinture comme dans le domaine moral à une sorte de recherche de l'absolu.

Voici un homme. Point n'est besoin même de songer à tels épisodes de l'existence mouvementée de Vincent, à la façon dont il recevait les belles clientes de la maison Goupil, aux quelques mois qu'il passa comme maître d'école à Ramsgate et Isleworth, à ces pauvres salles de danse du Borinage où il prêcha le Christ, aux jours d'Arles, à l'oreille coupée, au grand jardin touffu, paisible et embaumé de l'asile de Saint-Remy, au suicide d'Auvers... Non : il n'est que de suivre l'évolution de l'artiste, depuis cette nature morte de 1884 : des pommes de terre sur l'amas gris desquelles joue la lumière, jusqu'aux paysages affolés de la Provence et d'Auvers où les

arbres semblent se tordre dans la chaleur réverbérée qui monte de la terre, où d'énormes soleils jaunes apparaissent dans un tournoiement de rayons éperdus. Quel effort têtu, buté, douloureux chez cet artiste qui apprit son métier à l'âge de 30 ans pour noter le grand drame ou la féerie de la Lumière, saisir la forme, ne garder que l'essentiel, idéaliser la couleur en recherchant les accords des complémentaires, des harmonies hardies, insoupçonnées, ou bien la nuance subtile, la nuance encore et toujours. Il fut le possédé de la lumière. Bien plus que le sujet, elle crée l'émotion, dans nombre de ses œuvres. Comme Rembrandt, il en tire parfois des effets dramatiques. Voyez par exemple la *Résurrection de Lazare*, étonnante interprétation d'après le maître de la *Ronde de Nuit*. Une lumière étrange, une lumière d'au-delà tombe sur le corps pâle du ressuscité. Rembrandt ici n'est plus que le prétexte, de même que Titien pour un Rubens. Van Gogh lui emprunte le sujet, la mise en page du tableau mais y met cette fougue qui lui est propre,

qui tord les lignes, déforme le geste, jette sur la toile des tons purs dont le rapprochement nous surprend et tout ensemble nous ravit. Il n'en use pas autrement quand il transpose le *Semeur* de Millet, dont il fait un type, moins noble, plus râblé mais animé d'une telle puissance vitale ! Ou bien, d'après une lithographie, le *Bon Samaritain* de Delacroix. Le décor ici rappelle un peu par ses lignes générales le *Ravin* de la collection Schuffenecker; dans la tonalité jaune de l'ensemble, chantent étonnamment le turban rouge et rose du Samaritain secourable et la robe du pauvre, d'un bleu de cobalt.

Vers la fin de sa carrière, Van Gogh qui avait longtemps lutté contre une technique malhabile, était devenu un maître du dessin. Chez lui, la recherche du style aboutissait parfois à une simplicité un peu caricaturale. Je songe aux portraits d'Arles, au facteur, à la berceuse, au zouave, figures contemporaines de l'admirable moissonneur.

Un tel artiste, d'un génie aussi impé-

tueux, aussi tourmenté, ne peut se juger que d'après l'ensemble de sa production. Au lendemain de sa mort déjà, Maurice Beaubourg écrivait dans la *Revue indépendante* : « Il ne faut pas voir un unique tableau de Vincent Van Gogh; il faut les voir tous pour comprendre. »

Certes, ce n'est point sans peine qu'on arrive à se faire une idée de l'étonnante production de Vincent Van Gogh, production vraiment énorme si l'on considère qu'elle s'espace sur une durée de moins de dix ans. Ses tableaux et ses dessins se sont dispersés vers tous les coins de l'Europe et l'on sait que nombre d'entre eux, en vente publique ou chez les marchands atteignirent des prix un peu plus élevés que ceux auxquels on les offrait dans la boutique du père Tanguy. On en trouve dans des musées de Saint-Pétersbourg et Moscou, de Berlin, Francfort, Cologne et Hagen, de Dordrecht, Rotterdam et Amsterdam (le Rijksmuseum expose en outre de temps en temps des œuvres de Vincent prêtées par des collectionneurs hollandais).

LE BON SAMARITAIN
(D'après Delacroix)

Enfin, parmi les galeries particulières qui se sont enrichies de quelques Van Gogh nous pouvons citer notamment, celles du comte Kessler à Weimar, de MM. Octave Maus et Sternheim à Bruxelles, de MM. Aghion, Fayet, Druet, Schuffenecker, Gachet en France. Mais c'est naturellement en Hollande, au pays natal de l'artiste qu'on trouve, en dehors des musées, le plus grand nombre d'œuvres de Van Gogh, et pour ne citer que quelques noms : chez M. Ribbius Pelletier à Utrecht, chez M. Hidde Nijland à Dordrecht, chez M. Enthoven à Voorburg et, à La Haye, chez M. Bremmer, Mme Krôller et Mme Ve Cohen-Gosschalk.

*
* *

Homme du Nord, né au sein de la brumeuse Hollande, Vincent Van Gogh, a voulu, comme tant d'artistes des Pays-Bas, faire le pèlerinage au royaume du soleil. Il a subi cette hantise de la lumière méridionale, qui entraîna les *Fiamminghi* sur les routes de l'Italie, du Portugal ou de la Provence.

Il a voulu voir « le dieu soleil » face à face. Il semble qu'il ait entendu l'appel du poète fataliste :

Viens ! le soleil te parle en paroles sublimes
Dans sa flamme implacable absorbe-toi sans fin.

Mais cette flamme, après celle du soleil intérieur, acheva de le consumer.

FIN

TABLE DES GRAVURES

	Pages
Portrait de Van Gogh par lui-même.	Frontispice
Portrait de Van Gogh par lui-même (dédié à Gauguin)	16-17
Paysanne brabançonne	32-33
L'homme est en mer	48-49
Tournesols	64-65
Une avenue d'Arles	80-81
La chambre jaune (Arles)	96-97
La Moisson (dessin)	112-113
Aux Saintes-Maries-de-la-Mer (dessin)	128-129
La Berceuse	144-145
La Mairie d'Auvers-sur-Oise au 14 Juillet	160-161
Portrait du Dr Gachet (musée de Francfort)	176-177
Paysage d'Arles	184-185
Paysage de Provence	192-193
Le Bon Samaritain (d'après Delacroix)	200-201

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
AVANT-PROPOS	1
Enfance et adolescence	1
La grande crise mystique	19
Professeur de français en Angleterre	25
Commis de librairie à Dordrecht	33
Etudiant en théologie	41
Parmi les mineurs du Borinage	47
La Révolte	83
L'artiste s'éveille	103
Nouvelle déception amoureuse	109
L'élève de Mauve	113
Une maîtresse	119
Les premiers tableaux	125
Les campagnes hallucinées	131
Le Chardin de Nuenen	135
Van Gogh à Anvers	145
De l'atelier Cormon à la boutique du père Tanguy	157
En Provence : première crise de folie	167
Auvers-sur-Oise : la fin	183
L'œuvre	193
Table des gravures	203

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE TRENTE ET UN
MAI MIL NEUF CENT VINGT QUATRE
PAR L'IMPRIMERIE SAINTE-CATHERINE
BRUGES, (BELGIQUE).

88-b34146

GETTY CENTER LIBRARY
3 3125 00884 3423